

DANSE

Les GBC ont 50 ans!

Page E 5

CINÉMA

À vous donner l'envie de voter

Page E 9


 CAHIER **E** CULTURE

Le producteur Luc Déry, en compagnie de Paul Ahmarani et de Philippe Falardeau

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

CINÉMA

Philippe Falardeau et Paul Ahmarani en feux follets...

Congorama, de Falardeau, est présenté en ouverture du 25^e Festival du nouveau cinéma mercredi prochain, avant de prendre l'affiche en salles commerciales

ODILE TREMBLAY

Philippe Falardeau et son comédien Paul Ahmarani partagent un même type d'énergie. On dirait deux feux follets, toujours en train de s'enflammer. Ils avaient déjà fait tandem en 2000 dans le délicieux *La Moitié gauche du frigo*. Mais *Congorama*, qui réunit de nouveau le brillant réalisateur québécois et son acteur fétiche, se révèle un projet beaucoup plus ambitieux que le précédent film. Tourné en Belgique et au Québec, avec un fantomatique Congo en arrière-plan, le film est loin de l'œuvre miroir d'une seule société.

Devant un délicieux gâteau dans un restaurant du Vieux-Montréal, Philippe Falardeau évoquera bien sûr le cinéma commercial québécois, qui gruge de plus en plus de terrain aux dépens des films d'auteur. Depuis belle lurette, il dénonce les politiques de Téléfilm Canada, aux enveloppes à la performance qui poussent la roue du cinéma à recettes.

Mais le cinéaste est surtout ici pour parler de *Congorama*, le film d'ouverture du Festival du nouveau cinéma — d'abord lancé à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs —, une œuvre puzzle dont l'intelligent scénario s'enroule en spirale.

Le Belge Olivier Gourmet, acteur fétiche des frères Dardenne, primé à Cannes, y donne la ré-

plique à Paul Ahmarani. Le comédien québécois se plaît d'ailleurs à dire que jouer avec un partenaire de pareil calibre rehausse une prestation, comme au tennis on lance mieux la balle à un joueur de haut niveau. L'acteur québécois s'est amusé avec Gourmet. «Il a une énergie de menhir et ne joue jamais pour son seul profit.»

Le film aborde, entre autres choses, la quête du père. On y fait la rencontre d'un inventeur belge (Gourmet) qui cherche son passé au Québec et tombe sur un drôle de zouf (Ahmarani) dans une voiture électrique hybride à Sainte-Cécile, avant qu'un accident ne change le cours de leurs destins respectifs.

Par la tête ou par la queue

«*Congorama* traite avant tout des conséquences de ces moments qui font basculer le cours de la vie et entraînent la quête d'un nouvel équilibre», précise le cinéaste.

Il voit *Congorama* comme une coproduction naturelle. «Ce film est ma vision non péjorative du mot "mondialisation". Les héros sont issus de deux expositions universelles: celle de Bruxelles en 1958, celle de Montréal en 1967.»

L'apport de la Belgique a permis à Falardeau de travailler avec Olivier Gourmet tout en lui offrant une partie de son cadre d'action. À la France, il a emprunté le grand acteur Jean-Pierre Cassel (qui joue un handicapé, père du personnage d'Olivier Gourmet)

et la comédienne d'origine ivoirienne Claudia Tagbo. «Cassel se disait ravi d'être porté par Gourmet, comme d'hériter d'un rôle muet qui lui permettait de parler avec les yeux.»

Quant à Paul Ahmarani, il a eu l'impression de se dépasser: «Philippe m'a offert un rôle loin de moi, celui d'un homme misanthrope, solitaire, sur son quant-à-soi. Dans cette composition subtile, j'ai eu à me défendre de ma propre enveloppe et à sortir des profils d'ados fragiles qu'on m'avait beaucoup offerts jusque-là.»

Le film peut être attrapé par la tête ou par la queue: saga familiale, quête de racines ou tout ce qu'on voudra. Falardeau a misé sur l'espace identitaire flottant, propre aux Belges et aux Québécois, appelés sans cesse à se redéfinir par rapport à la France, si rayonnante.

«On peut voir *Congorama* aussi comme une œuvre sur la relation entre deux inconnus en quête de vérité, ajoute Paul Ahmarani. Il y est question également de québecitude, de ruralité dans une perspective éclatée. Flottant par-delà le Québec et la Belgique, le Congo constitue un espace mythique ayant un lien avec chacun des personnages tout en demeurant hors champ.»

Le cinéaste admet que nouer tous les fils de ce scénario complexe fut un travail plus ardu que la réalisation du film. «Ca m'a fait plaisir de ne pas raconter l'histoire de façon linéaire, en ajoutant un nouvel éclairage à chaque couche.»

À ses yeux, *Congorama* constitue une œuvre quasi interactive, où le spectateur possède un rôle à jouer. «Celui-ci ne se contente pas d'encaisser l'œuvre à l'écran, mais doit mettre en place à sa façon les pièces du puzzle.»

La complexité de la structure limitait même les choix de montage. «Changer ou déplacer une scène avait un effet de dominos qui modifiait tout le reste.»

Que *Congorama* ait été lancé en clôture de la Quinzaine des réalisateurs au dernier Festival de Cannes a constitué à la fois un bienfait et une malédiction. «Jamais, sans cette tribune, on n'aurait trouvé le gros distributeur UGC pour lancer notre film en France (en janvier, sur plus de 50 écrans), précise Philippe Falardeau. En même temps, les films de clôture sont très peu couverts par les médias européens. Et puis, notre film était projeté en même temps que le très couru *Indigènes* de Rachid Bouchareb.»

Le cinéaste sait bien que la présence d'Olivier Gourmet au générique de *Congorama* constituera une carte maîtresse en France et en Belgique lors de la sortie en sol européen. Les couvertures de presse qui manquaient à Cannes seront sans doute alors au rendez-vous. Film québécois, certes, mais un peu apatride, flottant par-delà les frontières et, espérons-le, ici et là-bas, appelé à être apprécié comme tel.

Le Devoir

CHANSON

La fête à «l'entremetteuse»

Mercredi soir prochain, une foule d'admirateurs et d'amis viendront célébrer Monique Giroux lors d'un grand party à la SAT

PAUL CAUCHON

Vingt ans de passion pour la chanson francophone. L'événement sera souligné dans la joie mercredi soir prochain, alors qu'une foule d'admirateurs et d'amis viendront célébrer Monique Giroux lors d'une grande fête à la SAT, boulevard Saint-Laurent à Montréal.

Vingt ans de passion, d'abord au micro de CIBL-FM et ensuite à celui de Radio-Canada, mais également vingt ans d'une

activité culturelle intense, à organiser des dizaines de spectacles (*Le Cabaret des refrains*) et de soirées en hommage à différents artistes, aux FrancoFolies et ailleurs, à rééditer les œuvres oubliées, à défendre la chanson francophone sur toutes les tribunes.

«Je suis une entremetteuse», lance-t-elle en riant. Une entremetteuse qui adore découvrir et provoquer des rencontres entre les artistes. Richard Desjardins, elle l'a présenté alors qu'il était encore incon-

nu, en 1986 dans un festival de l'Union française. Chanson Lapointe, elle l'a soutenu sans arrêt, faisant entendre sur les ondes ses chansons avant même qu'il n'enregistre son premier disque.

Le carnet d'adresses de Monique Giroux est impressionnant. Tous les grands de la chanson s'y trouvent. Elle est du genre à appeler Juliette Greco chez elle pour lui souhaiter un bon anniversaire. Elle pouvait téléphoner à Nougaro pour lui lancer l'idée d'une collaboration avec

Michel Rivard. Les auteurs la consultent, lui demandent des conseils, les vedettes établies comme les jeunots.

À ses premières années au micro, elle a beaucoup fait tourner les grands anciens, de Trenet à Brassens et de Mistinguett à Joe Dassin, pour les faire découvrir à la jeune génération. Encore fallait-il trouver le ton pour le faire. «Je mettais une chanson de Joséphine Baker après Jacques Higelin; pour moi, Joséphine Baker était quelque'un d'assez punk. Écoute, elle chan-

tait les seins nus avec des bananes sur la tête! C'est fabuleux, non?»

Des projets à la pelle

Elle est comme ça, Monique Giroux, elle est la première fan des artistes qu'elle fait entendre. Dans sa maison, elle accumule des milliers de disques et de livres. Elle n'est pourtant ni historienne ni archivist. Elle n'a pas le temps de tout classer

VOIR PAGE E 2: GIROUX

CULTURE

Des regards à changer



Odile Tremblay

Une nouvelle est tombée jeudi sur notre petit monde du cinéma: Line Beauchamp, ministre de la Culture du Québec, injecte des crédits additionnels de 10 millions de dollars (non récurrents) dans les goussets de la SODEC. Six nouveaux projets de films pourront ainsi passer du scénario à l'écran. L'ironie du sort, c'est que ces millions additionnels destinés à résorber la crise du financement des films maison ne viennent pas d'Ottawa, premier palier sollicité, mais de Québec, aux ressources plus limitées.

Flash-back: en juillet dernier, une délégation de l'industrie du cinéma québécois se rendait dans la capitale nationale pour rencontrer la ministre Beverley J. Oda du Patrimoine canadien. Et que je vous serre les mains, et que je vous explique le problème: trop de bons projets de film émanent du Québec. Notre septième art bouillonne comme une grosse soupe, sans que le financement suive. ÇA NOUS PRENDRAIT 20 MILLIONS DE PLUS!

C'est du bon sens que Robert Lepage, Charles Binamé et d'autres refusent désormais de tourner au Québec à force de se cogner le nez contre des portes

fermées? Crise! Crise! Crise!

Même Arcand n'a pas eu tous les sous dont il avait besoin pour son *Âge des ténèbres*. Lui, notre vedette, oscarisé, «cannisé» (presque canonisé). Ça nous la foutait mal. De fait, sa productrice et compagne Denise Robert s'agitait en haut de la pile, avant que le milieu ne lui fasse sentir qu'elle occupait tout le premier plan et qu'après avoir dépensé ses enveloppes à la performance sur *Roméo et Juliette*, dont ni Téléfilm ni la SODEC n'avait voulu, mieux valait pour elle accepter les sommes proposées pour l'œuvre d'Arcand et se débrouiller quant au reste.

Grogne et crise dépassaient le cas d'Arcand. Devant la délégation québécoise, le ministre du Patrimoine canadien opina du bonnet, en bonne diplomate qui ne contredit personne, ne promet rien non plus mais laissa planer ceci et cela. Chacun reparti donc satisfait. Puis la fin de non-recevoir arriva par courrier.

— Pas d'argent supplémentaire, du moins cette année. Désolée, braves gens!

Dix millions venus de Québec, ce ne sont pas les vingt millions réclamés, mais ça colmate quelques brèches. La bonne nouvelle, c'est que la SODEC, en appuyant de nouveaux films, ne s'enfargera pas dans les foutues enveloppes à la performance, qui déshonorent les politiques fédérales.

Chez Téléfilm, la moitié du financement production file à l'aveuglette dans les poches des producteurs et des distributeurs ayant engrangé de grosses recettes aux guichets.

À la SODEC, chaque projet financé est évalué au cas par cas. Une méthode forcément partielle, mais moins obscure.

Depuis l'avènement des enveloppes à la performance en 2000, nous avons été nombreux à nous insurger haut et fort. Parce que pousser la roue du succès commercial signifie tôt ou tard formater des films pour plaire, sans y parvenir nécessairement, mais en égarant l'âme et l'exploration au détour. De fait, s'il existait des recettes au succès, Hollywood, l'ogre gavé de divertissements populaires, remplirait ses salles à tous coups. Alors qu'il se plante plus souvent qu'à son tour.

Les bonzes de Los Angeles se grattent la tête pour trouver les conditions gagnantes, comme d'autres ont cherché jadis la pierre philosophale. En vain, dans les deux cas. Le cinéma a beau constituer aussi une industrie, l'intuition et l'art, si délicieusement impalpables (cauchemars des promoteurs), entrent en jeu pour déjouer tous les pronostics.

Au Québec également. Pas de primes à la performance du côté de la SODEC, donc, mais la philosophie du succès fait tâche d'huile chez elle aussi. Chacun voudrait produire des *Bon cop, bad cop*. Pour l'argent, pour les records, pour les statistiques.

Le pétage de bretelles est encore de mise: «Voyez comme le cinéma québécois est en forme! Près de 20 % de recettes aux guichets l'an dernier. Faudrait être fou pour blâmer les enveloppes à la performance, à l'origine de ce beau succès.» Et bla! bla! bla!

Mais de plus en plus, quand même, la petite communauté cinématographique finit par admettre que ça s'est morpionnée cette année.

En gros, les films sont moins bons en 2006, que voulez-vous? Et derrière cette baisse de qualité (et de recettes) se profile non seulement la fameuse crise de financement mais aussi un tas de mauvais choix

des institutions. Des «oui» stridents à des projets potentiellement commerciaux, des «non» embarrassés à plusieurs trucs risqués.

Il semble que les conséquences des enveloppes à la performance et de la course au succès se fassent vraiment sentir en 2006. Ça prend quelques années de flottement avant que les effets pervers ne succèdent aux mauvaises décisions. Un sous-comité s'est penché avec Téléfilm sur le cas des enveloppes à la performance et devrait livrer sous peu ses réflexions, mais on ne s'attend guère à leur abolition.

Alors on encourage fortement la SODEC à privilégier de son côté les projets audacieux avec ses nouveaux fonds. Parce que le balancier doit repencher à gauche au plus vite en visant la qualité.

D'ailleurs, c'est bien pour dire... Le Festival du nouveau cinéma, qui démarre mercredi prochain, présente *Sur la trace d'Igor Risi*, de Noël Mitrani, classé meilleur film canadien au dernier rendez-vous de Toronto. Or le bijou en question fut conçu sans aide institutionnelle, ce qui en dit long sur les bienfaits de l'indépendance. Rarement le spleen, marié à la neige dans un Montréal à la fois beau et marginal, aura été si bien filmé. Et cette histoire d'un Européen desperado qui nage dans les eaux du crime (merveilleux Laurent Lucas), portée par l'admirable chanson folk *Wayfaring Stranger*, est un western de l'Est lancinant et subtil. Une leçon de rigueur et d'élégance.

Mais qui aurait voulu ici d'un projet si diffus? Allez nier la nécessité des aides de l'Etat... Tant mieux si l'argent rentre, mais c'est le regard institutionnel qui doit surtout changer.

otremblay@ledevoir.com

GIROUX

SUITE DE LA PAGE 1

et est totalement branchée sur les courants actuels de la musique. «Adolescente, j'ai vu tous les shows d'Aerosmith, de Genesis, de Pink Floyd et compagnie. J'étais normale, quoi!» Chez elle, elle écoute très peu de chansons francophones. «Parce que les textes, je les écoute trop, et que la chanson ne peut être seulement une musique de fond, explique-t-elle. Chez moi, j'écoute plutôt des trucs en anglais, du jazz, du lounge.»

Son parcours est étonnant. Dans son enfance, il n'y avait que trois disques chez elle. Elle n'a qu'un diplôme d'études secondaires en poche. Mais dans son village d'Oka, elle s'est liée très jeune à une voisine qui lui a donné accès à la culture, qui lui a appris

la beauté du mot juste, qui lui a fait connaître Ferré et Brel. Cette voisine, c'était Myra Cree, la grande voix de Radio-Canada, qui l'a prise sous son aile.

Pour le reste, «les chansons m'ont appris beaucoup de choses, dit-elle. Elles ont été mon cinéma, mes cours de philosophie; elles m'ont accompagnée parce que très jeune j'ai été confrontée à la mort de mes proches.»

Son émission *Les Refrains d'abord*, à la radio de Radio-Canada, est devenue, dans les années 90, l'ultime refuge de la chanson francophone, dans un univers où les mêmes succès populaires se répétaient du matin au soir sur les radios commerciales.

Aujourd'hui, Monique Giroux reconnaît-elle que son pouvoir d'influencer est grand? «Je n'aime

pas le mot "pouvoir", je trouve ça dangereux, dit-elle. Mais je sais que je ne suis pas dangereuse: je milite pour la paix et le bonheur! Je suis forcée de constater que je peux promouvoir la carrière d'un artiste, pousser les ventes d'un disque... Je parlerais plutôt de responsabilité. Maintenant, j'assume mes choix, mes goûts et mes jugements.»

Avec son émission *Fréquence libre* à Radio-Canada, Monique Giroux est maintenant beaucoup plus engagée dans la promotion de la relève que dans la sauvegarde du patrimoine musical. «Mais dans les années 90, je ne pouvais pas faire une émission quotidienne avec ce qu'il y avait de disponible en musique contemporaine», fait-elle remarquer. La situation a-t-elle changé à ce point depuis 15 ou 20 ans? «Aujourd'hui, je pour-

rais ne diffuser aucune chanson d'avant 2001 sans aucun problème, tous les jours pendant une heure et demie.»

Car la nouvelle chanson française est fort riche, et la nouvelle chanson francophone se trouve en pleine renaissance, explique-t-elle.

«Cela tient à plusieurs facteurs. Il y a les facilités d'enregistrement. Il y a aussi une telle ouverture sur le monde, une telle accessibilité à toutes les musiques... Et puis, je remarque un immense besoin d'expression chez les 20-30 ans. Ils ont tellement besoin d'exister, de s'exprimer... Et au Québec, on sent une sorte d'énergie positive chez eux, un désir de travailler ensemble. Autre facteur: au Québec, on trouve beaucoup de producteurs indépendants, alors qu'en France, si tu n'es pas avec une major, oublie ça.»

À 43 ans, cette incontournable animatrice déborde de projets. D'abord, celui de préparer la grande histoire illustrée de la chanson québécoise, un volume pour lequel elle est en train de réunir une équipe et qui prendra



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Monique Giroux travaille à préparer une grande histoire illustrée de la chanson québécoise.

la forme d'un beau livre, avec profusion d'illustrations, d'afiches, de photos inédites, de reproductions de textes manuscrits, de pochettes de disques, de billets de spectacles.

Elle travaille aussi depuis un an à un projet d'émission de télé-

vision, un «show de variétés», dit-elle, qu'elle animerait. Nul doute que les auteurs-compositeurs-interprètes s'y précipiteraient. Car «les artistes me font confiance parce que je les respecte», conclut-elle.

Le Devoir

EN REPRISE

SHAKESPEARE

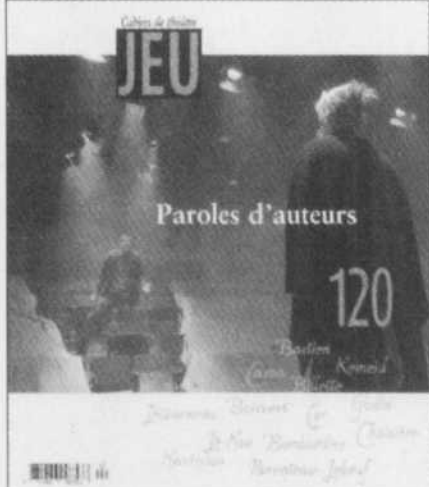
L'histoire lamentable de

TITUS

Mise en scène de Jean Asselin

OMNIBUS
Le corps au théâtre

Lancement conjoint avec le CEAD Mardi 17 octobre, 17 h
Théâtre d'Aujourd'hui 3900, rue Saint-Denis, Montréal.
Bienvenue!



224 p., 120 PHOTOS, 15 \$
EN VENTE DANS LES MAISONS DE LA PRESSE,
EN LIBRAIRIE ET À NOS BUREAUX

PAROLES D'AUTEURS

- Entrée libre: Peut-on former un auteur de théâtre?
- Panorama de la dramaturgie québécoise de 1995 à 2005
- Témoignages: Yvan Bienvenue, Geneviève Billette, Nathalie Boisvert, Olivier Choinière, Olivier Kemeid, Marie-Christine Lè-Huu et François Létourneau
- Portraits: Sébastien Harrisson, Diane Jean alias Suzie Bastien, Marc-Antoine Cyr
- Accueil des auteurs québécois en France (Jean-François Caron, Daniel Dants, Carole Fréchette)
- Entretiens avec Louise Bombardier et François Godin, comédiens auteurs, et Claude Poissant, découvreur de textes

AUSSI

- Le Théâtre de la Pire Espèce
- Le in-yer-Face Theatre
- Les Variétés Lyriques (1936-1955)

ABONNEMENT: 1 AN, 4 NUMÉROS, 47,86 \$ (T. L.)
RENSEIGNEMENTS: (514) 875-2549 WWW.REVUEJEU.ORG

Laissez-vous prendre au jeu!

Du 26 septembre au 28 octobre

Une pièce de
Marcel Dubé
Mise en scène de
Louise Marleau

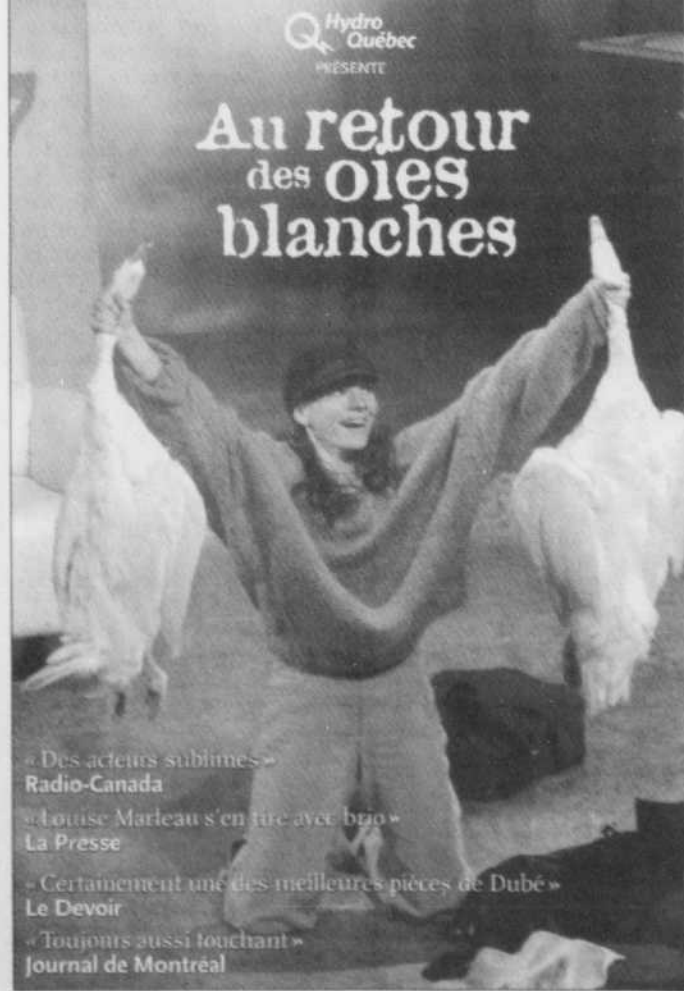
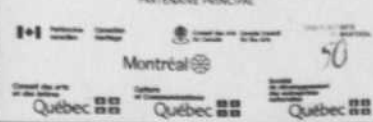
Distribution
Marie-France Lambert
Jean Marchand
Catherine Renaud
Catherine Bégin
Étienne Pilon
Agathe Lanctôt
Hugo Massicotte
Marie-Claude Garneau

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



Billetterie 514. 844. 1793
rideauvert.qc.ca

QUEBECOR INC.
PARTENAIRE PRINCIPAL



«Des acteurs sublimes»
Radio-Canada
«Louise Marleau s'en tire avec brio»
La Presse
«Certainement une des meilleures pièces de Dubé»
Le Devoir
«Toujours aussi touchant»
Journal de Montréal

COMPLET LES 19, 25, 31 OCTOBRE ET 1^{ER} NOVEMBRE

SUPPLÉMENTAIRES DU 7 AU 11 NOVEMBRE À 19 HEURES

LES 18 ET 19 OCTOBRE
ET DU 24 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE
À 19 HEURES

Jean Boilard, Daniel Desputeau, Philippe Ducros, Sophie Faucher, Christian LeBlanc, Denis Mercier, Widomir Normil,
Isabelle Pastena, Charles Préfontaine, Évelyne Rompré, Sébastien René, Martin Vaillancourt,
Scénographie: Charlotte Rouleau - Costumes et accessoires: Jaber Lutfi - Lumières: Mathieu Marcil - Trame sonore: Éric Forget

Prévente 2 BILLETS POUR 30 \$ Achetez avant le 18 octobre pour les représentations du 18 au 27 octobre

Billetterie 514.521.4191 1945, rue Fullum, Montréal Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca
Tarif régulier: 30 \$ - étudiant: 20 \$ Boissons et nourriture vendues sur place durant la représentation

LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Vous allez où, vous ?

Avec *Points tournants*, de l'Écossais Stephen Greenhorn, La Manufacture continue son exploration des cultures en mutation

MICHEL BÉLAIR

Petit matin frisquet. Après la débauche de soleil et de couleurs du dernier long week-end à la campagne, personne n'a vraiment le goût de se retrouver en début de semaine, tôt en matinée, dans un petit café bruyant de la Main... Jean-Marc Dalpé non plus, me semble-t-il, malgré ses airs polis. D'autant plus qu'il vient de se taper 30 minutes de sur-place, bloqué dans un bouchon de circulation, et qu'il se pointe avec quelques minutes de retard, la poignée de main néanmoins bien franche.

Philippe Lambert, qui signe, lui, la mise en scène de ce *Points tournants* qui prend l'affiche de La Licorne cette semaine, arrive quelques minutes plus tard, retardé par des petits problèmes d'intendance à la maison. Puis voilà que même le photographe est là maintenant. Tout le monde est prêt. Plongons. Surfons plutôt...

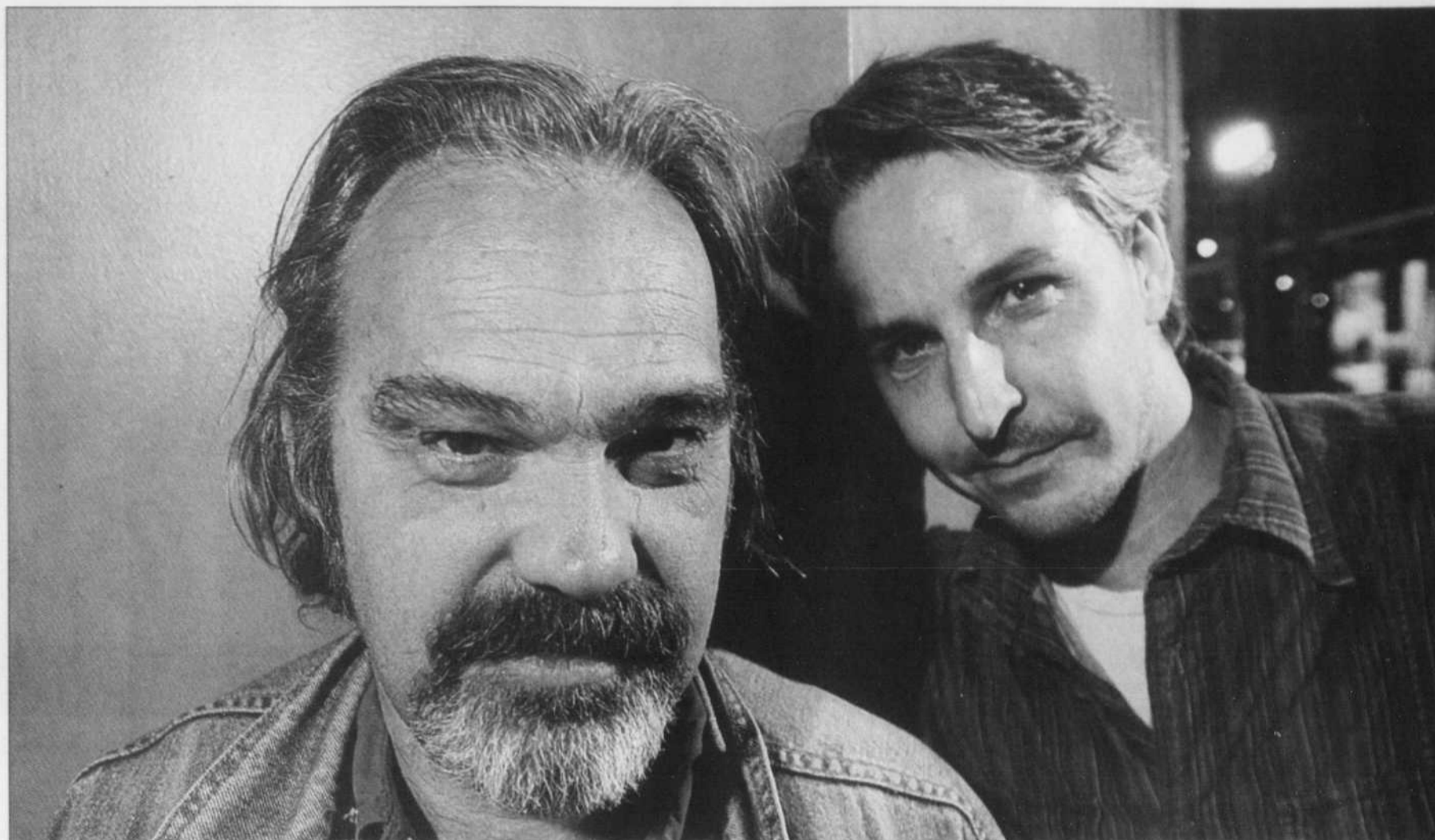
Une folie

Chacun de leur côté, les deux hommes me parlent d'abord, tour à tour, du bonheur de travailler à La Licorne. De la « grande famille de La Licorne », de cette « école », presque, qu'est devenu le petit théâtre dirigé par Jean-Denis Leduc et où, fait rare à Montréal, tous les choix de programmation semblent relever d'une même logique et d'une même orientation: celle de tenter de cerner les pièges qui menacent les sociétés modernes confrontées à l'uniformisation des cultures. De ce *Points tournants* sur lequel ils planchent depuis quelques mois déjà, ils diront ainsi que, malgré son ancrage écossais, c'est un texte qui nous concerne tous ici puisqu'il met en relief une crise identitaire qui a beaucoup de points communs avec la nôtre...

Puis, la conversation passe à une vitesse grand V... ce qui n'a rien d'étonnant puisque voilà que les deux complices essaient de me décrire l'ampleur de ce « road-movie sans entracte » que l'équipe dirigée par Lambert s'efforce de faire entrer dans l'espace exigü de La Licorne...

« C'est un peu une folie, explique le metteur en scène. Le texte comporte 54 scènes réparties dans 20 lieux différents. Et comme c'est un "road-movie" théâtral, il y a aussi une auto, une vieille Lada, qui occupe un coin de la scène. C'est ce qui fait qu'on a choisi de placer le plateau dans le sens du mur le plus long; en prime, ça nous donne un effet cinémascope », ajoutera-t-il en souriant. Lambert précisera encore qu'il s'est vu forcé d'évoquer plus que de représenter et que le traitement du texte sert d'abord à mettre en relief les lieux tout autant que les situations.

Ce texte de Stephen Green-

Jean-Marc Dalpé et Philippe Lambert, à une semaine de la première de *Points tournants* à La Licorne

PEDRO RUIZ LE DEVOR

horn a été créé au Traverse Theatre d'Edimbourg il y a presque dix ans; depuis, il a été donné en allemand, en finlandais, en croate et en danois. Ici, c'est Olivier Choinière qui en

signe la traduction. Et tant Lambert que Dalpé insistent pour en souligner l'impact et la justesse. Jean-Marc Dalpé, qui a lui-même traduit plusieurs textes au fil des années, dira que Choinière a choisi une langue très québécoise et qu'il n'a pas cherché à souligner les ressemblances ou à gommer les différences entre ce qui se passe en Écosse et au Québec. « Olivier a traduit le texte sans chercher à expliquer: en lui gardant son caractère premier, brut. Il n'y a rien de politique dans le texte de Greenhorn et dans la traduction non plus. C'est un texte de "road-movie" classique farci de rencontres dues au hasard qui influencent directement ce qui va arriver. Pour faire sentir cela concrètement, Olivier utilise les accents et les niveaux de langue... et là, ça peut devenir assez crevant! Parce que l'humour de l'au-

teur fait penser aux grands classiques de l'humour british... »

Crise identitaire

Greenhorn raconte l'histoire d'Alex et de Brian, deux jeunes truands écossais dans la jeune vingtaine, pas méchants pour deux sous. Ils viennent de voler une planche de surf et ils traversent le nord de l'Écosse pour aller la vendre à Thurso, dont les plages accueillent les surfeurs du monde entier. Poursuivis par Binks — joué par Jean-Marc Dalpé —, un petit mafieux qui veut récupérer son bien, ils rencontreront toute une série de personnages bizarres au hasard de leur

randonnée. Mais comme le précise Lambert, « c'est d'abord une pièce sur l'identité et sur l'ouverture aux autres ».

C'est que l'Écosse que traversent les deux hommes n'a plus beaucoup à voir avec le pays de traditions auquel on pense. Pas de cornemuse ici, ni de tartans: à l'image de l'Europe nouvelle, c'est maintenant une contrée balayée par la migration des cultures et des populations. Au fil

de leurs dérives, Alex et Brian rencontreront des gens d'un peu partout. C'est même une géologue canadienne-anglaise qui les invitera à participer à un *ceilidh* (une fête traditionnelle écossaise) organisé par un Français, où l'on danse sur la musique de Johnny Cash.

« Leur discours n'est pas politique une seule seconde, reprend Dalpé; c'est loin d'être des intellos. Ils ne discutent que de petites choses et de direction dans laquelle il faut aller pour atteindre la côte. Mais tout au long de la route, ils ne rencontrent jamais le peu de références culturelles qu'ils avaient et se retrouvent finalement en plein cœur d'une crise d'identité. Les États ont beaucoup changé en peu de temps, tout bouge très rapidement: ils devront faire de même, accepter d'être influencés par les autres. Comme le

disait Philippe, c'est ça, le thème fort de la pièce: l'identité, le mélange des cultures, l'ouverture aux autres... [...] « Mais tout ça se fait "par en dessous", poursuit Philippe Lambert du même souffle. C'est à travers les rencontres qu'ils font qu'Alex et Brian apprendront peu à peu à lâcher prise, à devenir moins cyniques, plus présents à ce qui s'offre à eux... »

Et vous, une semaine avant la première, où en êtes-vous?

« À ce stade-ci, conclut le metteur en scène, nous en sommes à ponctuer cela de façon claire. L'écriture de Greenhorn et la traduction d'Olivier sont d'une grande théâtralité, qui nous sert bien pour faire surgir les lieux et les situations. Mais parfois, l'auteur arrive aussi à créer une scène très "punchée" en trois lignes seulement. Il a donc fallu travailler énormément les transitions,

lier tout cela par autre chose que des noirs entre les scènes... Par des flash d'infos ou de pubs sur la radio de l'auto, par exemple, ou encore par des références concrètes à cette uniformisation culturelle à laquelle nous sommes tous confrontés. »

Comme on peut le lire dans le dossier de presse: « au fond, la véritable question n'est peut-être plus de se demander d'où on vient, mais où on va! »...

Le Devoir

POINTS TOURNANTS

Texte de Stephen Greenhorn mis en scène par Philippe Lambert. Une production de La Manufacture présentée à La Licorne du 17 octobre au 25 novembre.

Le Théâtre de La Manufacture présente

du 17 octobre au 25 novembre '06

SUPPLÉMENTAIRE
21 octobre - 15 heuresLES POINTS TOURNANTS
un road movie sans entracte

de Stephen Greenhorn dans une traduction de Olivier Choinière mise en scène Philippe Lambert avec Christine Beaulieu • Philippe Cousineau • Jean Marc Dalpé • Maxime Denommée Steve Laplante • Dominique Quesnel • David Savard



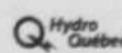
LE

Création THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
Texte et mise en scène FRÉDÉRIC BLANCHETTE
Avec DAVID BOUTIN, CATHERINE-ANNE TOUPIN
et SYLVAIN BÉLANGER

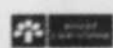
PÉRI-MÈTRE



DU 10 OCT. AU 4 NOV. 2006
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI 514 282 3900
3900 rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA



LE DEVOIR



BIXBEAUX

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL - QC
www.theatrelallicorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison
Télé-Québec LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Entre pudeur et exhibitionnisme

Fanny Britt propose un texte décapant sur «une certaine tranche allumée» de la génération des 25-35 ans

MICHEL BÉLAIR

Même café, une heure plus tard: l'endroit est sympathique, même plutôt calme maintenant. Les habitués sont rangés sagement devant leur écran de portable, le café sent bon; tant qu'à tenir salon quelque part...

Devant moi, Fanny Britt et Geoffrey Gaquère. Ils ont fait l'École ensemble, ou presque; elle, en écriture, lui, en interprétation. Elle vient d'Abitibi, lui, de Belgique; ils sont respectivement auteure et metteur en scène de *Couche avec moi* (c'est l'hiver), que le Théâtre Petit à petit (PàP) présente dès mardi dans la grande salle de l'Espace Go. Elle a 28 ans, une autre pièce à son répertoire (*Honey Pie*) et une traduction remarquable et remarquée (*La Reine de beauté de Leenane*); lui, à peine 30 ans, signera sa première «vraie» mise en scène.

En les voyant tous deux à la même table, à travers leur regard comme entre chacun de leurs mots, on sent tout de suite l'énergie qui les mène, la grande complicité et la totale confiance qui les animent. Pourtant, ils nous tracent ici un portrait pas tellement réjouissant...

Un piège

«Il s'agit en fait de l'hiver de cinq personnages», raconte Fanny Britt, qui semble ne pas aimer la neige et le froid et qui ne sait trop par quel angle aborder son histoire. «Ça se passe à Montréal. En hiver, avec toute l'aridité que ça suppose... Ça tourne autour du personnage d'un humoriste célèbre (Hébert) à qui tout réussit et qui, tout à coup, veut être reconnu comme un artiste à part entière. Son projet s'articule sur un fond de désir, de sensualité et de fantasme: cela prend la forme

d'une docu-installation sur le couple québécois d'aujourd'hui tournée en direct du Musée d'art contemporain. Et au bout du compte, ça relate la quête de sens de cinq jeunes adultes d'aujourd'hui qui oscillent entre le fantasme et la vérité, entre la pudeur et l'exhibitionnisme...»

Tout petit moment de silence. Geoffrey Gaquère en profite pour enchaîner. «Tout ça en s'appuyant sur l'histoire d'un couple ordinaire qu'on verra s'effriter peu à peu, comme tout le monde d'ailleurs, devant la caméra. Et en parlant de la place de la culture et de la télé-réalité aujourd'hui, ici, au Québec! En fait, je pense que, si le titre Pornographie des âmes [du chorégraphe Dave Saint-Pierre] n'existait déjà, c'est probablement celui que Fanny aurait utilisé...»

Bon. On saisit bien le portrait. Mais qui sont ces gens?

«D'abord des gens ordinaires, répond Fanny Britt. Pierre et Suzanne sont choisis dès le départ parce qu'ils forment un couple ordinaire. C'est Millie, la sœur de Pierre, qui les mettra en contact avec Hébert [l'humoriste voulant devenir artiste], et celui-ci amène dans ses bagages une psychologue de passage, Gillian. Pour atteindre au statut d'artiste, Hébert leur propose l'occasion d'explorer leur couple, de vivre leurs fantasmes, de se dévoiler devant la caméra... et ils vont accepter de le faire pour des prétextes futiles. Pour passer à la télé. Pour que les gens les voient. Pour qu'on leur accorde, peut-être, une vie, une intensité, une vérité qu'ils n'ont pas. Ils ne prendront conscience du fait qu'ils viennent de sauter dans un piège que beaucoup plus tard, que beaucoup trop tard.»

Devant, tout à coup, une machine à café achève de s'étrangler en gémissant...



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Selon le metteur en scène Geoffrey Gaquère, le texte de Fanny Britt n'est surtout pas une comédie, plutôt «une tragédie urbaine contemporaine» dont tout le monde sortira blessé.

Pornographie

Geoffrey Gaquère racontera ensuite qu'il a pourtant beaucoup ri en lisant le texte de Fanny Britt... mais que *Couche avec moi* n'est surtout pas une comédie, plutôt «une tragédie urbaine contemporaine» dont tout le monde sortira blessé.

«On rit en fait devant le vide intérieur de ces personnages qui n'arrivent à s'identifier à rien, qui ne sont portés par rien. En travaillant à la production, j'ai souvent songé à ce qui pouvait enflammer les gens du même âge il y a 30 ans. À tout cet élan vers la solidarité, vers l'affirmation culturelle et politique, alors que les personnages ici sont d'abord définis par leur nombrilisme et leur vide existentiel. Comme si on était passé, en 30 ans, de l'envie de bâtir à l'individualisme le plus vide...»

«Mais ce n'est quand même pas une pièce drôle, intervient Fanny Britt. Au contraire: c'est une pièce terrible! Presque pessimiste. Chaque personnage se piège lui-même. Suzanne, par exemple, passe sa vie à essayer de ressembler à ce qu'elle croit que les gens pensent d'elle. Elle ne connaît rien à ses fantasmes quand elle plonge dans l'aventure et

elle va frapper un véritable mur! Pierre aussi, qui va constamment de déception en déception et pour lequel la vie est constamment ailleurs. Et tous les autres... Tous, ils semblent tenir pour acquis que la vie n'est pas à la hauteur, ce qui est évidemment ridicule... Je n'ai voulu épargner personne; j'ai voulu détruire tous les faux symboles.»

«C'est juste, poursuit le metteur en scène. Il y a un véritable tsunami qui se cache sous chacun des personnages et cela transparaît de façon évidente dans la tristesse des rapports amoureux qu'ils entretiennent. Ils ne peuvent que rencontrer les failles des valeurs de la société dans laquelle ils vivent en prétendant les mettre en relief et même les valider par la télé-réalité. Pas étonnant qu'ils sortent tous bajoués de l'aventure...»

Gaquère et Britt continueront de discuter par personne interposée en précisant chaque fois un peu plus leur approche. Il dira que le texte est le portrait d'une génération; elle soutiendra que c'est plus large que cela. Ils parleront aussi de pornographie et de fantasmes à profusion. Pourquoi? «Peut-être, dit Fanny Britt, parce que c'est une valeur limite que j'arrive difficilement à cerner. Comme s'il y avait quelque chose de "cool" dans la porno... Mais en fait, je me suis attachée ici à cerner la pornographie des sentiments, à cet exhibitionnisme vide de sens qui consiste à se mettre

supposément à nu devant tout le monde, à exposer ses zones sensibles, ses failles et ses fragilités. Les gens sont prêts à faire tout ce qu'on leur demande devant une caméra; on peut tout dire, on peut tout faire devant l'objectif... alors que ce n'est pas vrai! Vous verrez, ces gens ne sont en rien des êtres libérés! Non, je pense qu'ils font la preuve qu'il nous faut trouver les moyens de retourner au plus vite à l'humain, au vrai, au respect entre les êtres...»

Précisons en terminant que *Couche avec moi* (c'est l'hiver) a d'abord été mis en lecture au Festival du Jamais lu il y a deux ans et que c'est le directeur artistique du PàP, Claude Poissant — «Claude est mon mentor et le PàP, une école après l'école», dira la dramaturge —, qui a eu l'idée de réunir le tandem Britt-Gaquère. La pièce est une coproduction entre le PàP et le Théâtre de la Bordée de Québec, où elle prendra l'affiche en mars après une tournée qui la mènera aussi au Bic.

LE DEVOIR

COUCHE AVEC MOI (C'EST L'HIVER)

Texte de Fanny Britt mis en scène par Geoffrey Gaquère. Une production du PàP présentée à l'Espace Go du 17 octobre au 11 novembre. Rens.: 514 845-4890.

CONSERVATOIRE
 > d'art dramatique de Montréal

L'Instruction
 de Peter Weiss

Mise en scène de Hugo Bélanger avec les élèves sortants

Du 20 au 28 octobre 2006, à 20 h
 (relâche le dimanche)

À la Cinquième salle de la Place des Arts
 Laissez-passer obligatoires à la billetterie de la Place des Arts au 514 842-2112

Renseignements :
 514 873-4283, poste 236
 www.conservatoire.gouv.qc.ca

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Le Théâtre PàP présente

COUCHE AVEC MOI
 (C'EST L'HIVER) DE FANNY BRITT
 MISE EN SCÈNE DE GEOFFREY GAQUÈRE

Avec Stéphan Allard, Éva Daigle, Martin Laroche, Julie McClemens, Ansie Saint-Martin
 Collaborateurs : Jean Bard, Nicolas Basque, Lucie Bazzo, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Catherine Desjardins-Jolin, Catherine La Frenière, Caroline Laurin-Beaucage, Jennifer Tremblay

Coproduction :
 Théâtre PàP - Direction artistique : Claude Poissant
 Théâtre de la Bordée - Direction artistique : Jacques Leblanc

DU 17 OCTOBRE AU 11 NOVEMBRE 2006
 À Espace GO, 4890, St-Laurent, 514.845.4890
 Réseau Admission : 514.790.1245 • www.admission.com

LA PETITE FABRIQUE
 LES FABLES À LA FONTAINE
 20 OCTOBRE 20 H
 POUR LES 7 À 77 ANS

RIEN DE TROP
 CHOREGRAPHE DANIELLE DESNOYERS // INTERPRÈTES SONIA ENQUIN, ELISE LADOUÉ

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE
 CHOREGRAPHE LIA RODRIGUES // INTERPRÈTES SYLVE PABIOT, MARIANNE SIMON

LE CHÈNE ET LE ROSÉAU
 CHOREGRAPHE MOURAD MERZOUKI // INTERPRÈTES KADER CHELLE, MEHDI HENICHE, HALIM HOUCINE

UNE PRÉSENTATION DE L'AGORA DE LA DANSE

AGORA DE LA DANSE
 840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
 WWW.AGORADANSE.COM 514 925 1500

ADMISSION 514 790 1245

LE DEVOIR

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
 du 30 octobre au 2 décembre 2006

Texte PHILIP RIDLEY
 Traduction Maryse Warda
 Mise en scène ROBERT BELLEFEUILLE

Avec **RENAUD LACELLE-BOURDON** et **DANIELLE PROULX**

Concepteurs : Jean Bard, Michael Brunet, Diane Fortin, Larsen Lupin, Normand Thériault, Suzanne Trépanier

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et du Théâtre de la Vieille 17

Vincent River

Billetterie
 514-845-7277
 www.quatsous.com

CULTURE



La pureté des lignes chorégraphiques du ballet de Jean-Christophe Maillot, qui s'attarde particulièrement aux rapports psychologiques entre les personnages, l'amène au-delà de la simple tradition académique. L'œuvre reste toutefois fidèle à la musique de Prokofiev. SOURCE: GBC

DANSE

La fleur et la force de l'âge

Roméo et Juliette donne le coup d'envoi à la 50^e saison des Grands Ballets

FRÉDÉRIQUE DOYON

À l'aube de son demi-siècle, la vénérable institution des Grands Ballets canadiens montre qu'on peut être à la fois dans la fleur et dans la force de l'âge.

En lançant sa 50^e saison avec la reprise du *Roméo et Juliette* de Jean-Christophe Maillot, maître du néoclassique français qui dirige les Ballets de Monte-Carlo, la compagnie montréalaise réitère son engagement artistique des dernières années: bâtir du neuf sur du plus ancien, toujours avec un brin d'audace.

Car le ballet de Jean-Christophe Maillot, bien qu'il s'enracine dans une histoire datant de la Renaissance, voire de l'Antiquité, est une ode à la fougue idéaliste de la jeunesse, quelle que soit l'époque.

«Ce que j'aime de ce ballet [qu'il compare au film de Franco Zeffirelli], c'est qu'on y voit la jeunesse et qu'on y croit», confie Gradimir Pankov, le directeur artistique des Grands Ballets canadiens. Il n'y a pas de balcon, les costumes, les décors et les références à la Renaissance sont limités. Il évite la pantomime et donne un différent tempo qui la rend compréhensible à notre génération. On n'a pas l'impression d'y voir les dinosaures d'une époque révolue.»

Ce caractère intemporel tient au mythe même de *Roméo et Juliette*, qui a tous les traits d'une tragédie antique (pensons à Pyrame et Thisbé), fut immortalisée par Shakespeare à la Renaissance, incarne la quintessence du romantisme et inspire maintenant une multitude d'œuvres contemporaines. On attend d'ailleurs bientôt la version cinématographique québécoise du chef-d'œuvre shakespearien, signée Yves Desgagnés.

La pureté des lignes chorégraphiques du ballet de Jean-Christophe Maillot, qui s'attarde particulièrement aux rapports psychologiques entre les personnages, l'amène au-delà de la simple tradition académique. L'œuvre reste toutefois fidèle à la musique de Prokofiev, qui a vu naître la première mouture du ballet en 1938, sur une chorégraphie d'Ivo Psota.

Présentée une première fois à Montréal en 2004, la création de M. Maillot a connu un tel succès que le directeur artistique des GBC a jugé bon de la remettre au programme, comme un cadeau offert à la fois au public et à la troupe, qui adore interpréter cette œuvre.

«Les sept représentations de 2004 ont été présentées à guichets fermés. Beaucoup de gens en ont redemandé.» Un contexte exceptionnel qui a prévalu seulement pour *Carmen* et *La Reine de pique* depuis l'arrivée de M. Pankov en 2000, deux créations des GBC.

La pièce s'avère aussi très stimulante pour les danseurs, d'une part parce que interpréter ce mythe universel relève souvent du rêve pour eux, et d'autre part parce que la majorité de la troupe y trouve son compte. «Il y a deux

distributions et plusieurs rôles clés: neuf pour les hommes et quatre pour les femmes, donc 70 % de la compagnie joue un rôle important, note le directeur. Et les danseurs le dansent si bien... Ils vont grandir encore dans leur interprétation.»

Mariage réussi

Peut-on vraiment reprocher au directeur d'avoir concocté, pour les 50 ans de l'institution, une saison prudente, truffée de reprises et de valeurs sûres? M. Pankov répondra de toute façon qu'il a conçu une programmation fidèle au mariage contemporain-classique qu'il a toujours défendu. Les créations intégrales plus audacieuses n'ont certes pas manqué depuis que M. Pankov est en poste.

«On a changé le répertoire et l'image de la compagnie en créant de nouvelles expressions corporelles basées sur des histoires tirées de la tradition.» Le triomphe de la troupe à l'étranger en témoigne.

La saison anniversaire s'annonce pour le moins colorée, surtout depuis la légère modification du programme printanier. Une fois passé le cap des Fêtes autour du *Casse-Noisette*, la compagnie Alvin Ailey répandra la

modern dance américaine à son meilleur. Puis le retour de *Polyphonia*, du jeune Américain Christopher Wheeldon, et de *Forgotten Land*, de Jiri Kylian, sera finalement accompagné d'une création fraîchement commandée au chorégraphe sino-américain acclamé l'an dernier: Shen Wei. Et la visite inédite de l'Italien Mauro Bigonzetti, qui livrera lui aussi une création aux GBC, ne manque pas de piquer la curiosité.

Enfin, la troupe montréalaise vivra un moment émouvant pour conclure sa saison: un au revoir à sa danseuse étoile Anik Bissonnette, membre de la compagnie depuis 17 ans. Avec la démission récente de l'autre première danseuse, Geneviève Guérard, et la «promotion» de la soliste Mariko Kida, les GBC vivent en quelque sorte, à 50 ans, un nouveau départ...

Le Devoir

ROMÉO ET JULIETTE

Dans la chorégraphie de Jean-Christophe Maillot. Les 19, 20, 21, 26 et 28 octobre, et les 3 et 4 novembre au Théâtre Maisonneuve

«SANKAI JUKU EST L'UNE DES PLUS GRANDES DÉCOUVERTES CHORÉGRAPHIQUES DE LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE.» (La Presse, 7 octobre 2006)

Japon
SANKAI JUKU
KAGEMI

PAR-DELÀ LES MÉTAPHORES DU MIROIR

Mis en scène, chorégraphié et conçu par
Ushio Amagatsu

12.13.14. OCTOBRE, 20 h



Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245



«UNE DES PLUS RENVERSANTES COMPAGNIES DE DANSE-THÉÂTRE QUI SOIENT.» (The New York Times)

www.dansedanse.net

Tangente

840 Chénier Sherbrooke www.tangente.qc.ca

19-20-21 octobre à 20h30 & 22 octobre 2006 à 16h
26-27-28 octobre à 20h30 & 29 octobre 2006 à 16h

DANSES URBAINES / URBAN DANCES

Billetterie : 514 525 1500

DANIEL LÉVEILLÉ DANSE
LA PUDEUR DES ICEBERGS
11 AU 14 OCTOBRE 20H

NEW YORK - PARIS - LONDRES - GENÈVE - VIENNE - AMSTERDAM
BONN - LAUSANNE ... DE RETOUR À MONTRÉAL

SUPPLÉMENTAIRE
15 OCTOBRE À 16H30
NOUVELLE SUPPLÉMENTAIRE
16 NOVEMBRE À 20H

CHORÉGRAPHE: DANIEL LÉVEILLÉ
INTERPRÈTES: FREDERIC BOVIN, MATHIEU CAMPEAU, KATIE EWALD,
JUSTIN SIDNET, STÉPHANE GLADYSZEWSKI, EMMANUEL PROULX
CONSEILLER À LA DRAMATURGIE ET RÉPÉTITRICE: MARIE-ANDRÉE GOUÛTON
ÉCLAIRAGES: MARC PARENT // MUSIQUE: FREDÉRIC CHOPIN
TRAITEMENT SONORE: DAVID KILBURN, LAURENT MASLE

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514 525.1500
ADMISSION 514 790.1245

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DE VISU

Fictions et autres fils transparents

KARILEE FUGLEM.
MY DARLING
Fonderie Darling
Jusqu'au 19 novembre

RENÉ VIAU

Entre absence et présence, Karilee Fuglem a investi l'immense espace industriel reconverti de la fonderie Darling. Denses, des fils transparents s'alignent suspendus entre sol et plafond. Sur cette grille spatialisée, des éléments tels écrans ou miroirs tantôt interviennent. Si cette stratégie n'a rien de bien nouveau, le dispositif ici fait état d'une rigueur et d'une économie extrême.

L'ensemble impressionne tant se joue, subtile, discrète, une dynamique où visible et non-visible contrastent et se répondent. Tantôt, l'œil ne peut capter ces fils. Ailleurs, on ne voit que ces fils maintenant lumineux qui nous guident dans un voyage à travers l'espace. Les filaments de nylon dans lesquels se réfléchit la lumière semblent tantôt former une cascade visuelle ou des halos avec leurs trouées. Nos réflexes, nos perceptions, nos conditionnements en sont perturbés.

ART FICTION

Galerie Art mùr
Jusqu'au 11 novembre

À la galerie Art mùr, qui sou-

ligne ainsi son dixième anniversaire, une trentaine d'artistes et une soixantaine d'œuvres sont rassemblés autour de la notion de fiction. Du coup, les fonctions des espaces de la galerie se dérèglent sous l'effet des récits relatés. Ici, les mots clés pourraient bien être l'image comme illusoire vérité du visible, la défragmentation, l'autofiction ou les mises en scène en tous genres.

A noter: les corps automates de Lois Andison; les fictions aussi cinématographiques que scénographiques de Carlos et Jason Sanchez, avec ces intérieurs incendiés; les mythologies «picturales» de Paul Bourgault; les étranges constructions de Monique Bertrand. Sur la convocation tout aussi inquiétante des apparences, les photos de Janet Eyre reconstituent une théâtralité grand-guignolesque du quotidien avec leurs présences incongrues à la limite du grotesque et leurs cauchemars issus des peurs de l'enfance.

MATHIEU BEAUSÉJOUR
ALAIN DECLERCQ

Vox
Jusqu'au 21 octobre

Intitulée *1 1/2 mètre Côte-des-Neiges*, l'environnement imaginé par Mathieu Beauséjour orchestre une relecture contemporaine de la proclamation télévisuelle du manifeste du FLQ durant la crise d'octobre de



Confessions (détail), 1995, photo de Janieta Eyre

SOURCE ART MÙR

Reposant à sa façon la «question nationale», l'artiste pratique ici de façon plus ou moins réussie une sorte de version télévisuelle, contextualisée «made in Québec», et tridimensionnelle de surcroît, du détournement situationniste.

Non loin, l'artiste français Mathieu Declercq nous présente ses simulations inspirées du terrorisme international. Son installation vidéo nous entraîne dans une imagerie chère au roman de contre-espionnage. Il y est question d'affaire d'État classée «top secret», de conspiration, d'attaque contre le Pentagone, d'un certain Mike...

L'affaire se corse quand on sait que Declercq, rattrapé au tournant par ses fictions, s'est retrouvé à Bordeaux en juin 2005 au cœur d'une procédure antiterroriste lancée par les policiers français. Son appartement a été perquisitionné. Dans la documentation examinée par les limiers de la brigade antiterroriste se trouvaient des dossiers sur Ben Laden et al-Qaïda, des armes factices, des photocopies de billets en grosses coupures, la photo d'un missile tombant sur le Pentagone, des armes factices, dont un Beretta très bien imité qui lui a servi pour son vidéo!

À la suite de sa mésaventure et après un interrogatoire serré qui a duré plus de cinq heures, Declercq racontera: «Le problème, c'est qu'à un moment, ils se sont mis à se demander si "artiste" n'était pas justement la meilleure et la plus rusée des couvertures — le moyen idéal de dissimuler des activités de terrorisme.»

Collaborateur du Devoir

SÉRIE « AVEC OU SANS SUCRE »
CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN

ENTRÉE LIBRE

« L'ART-THÉRAPIE : LEÇONS, TENTATIONS... ET PIÈGES. »
AVEUX ET CONFIDENCES DU DR PIERRE MIGNEAULT

DIMANCHE 15 OCTOBRE 2006
CAFÉ ET CROISSANT SERVIS DÈS 11 H, CONFÉRENCE 11 H 30
100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, tél. 514.842.1043

LES IMPATIENTS

1970. Le manifeste est diffusé le au mobilier plastifié et spectral d'un blanc lustré. Au lieu de

Gaëtan Montreuil, une speakerine chic au fort accent français lit le texte... en anglais. À la fin, le logo du FLQ est modifié pour s'apparenter à celui, fleurdéliné, du gouvernement du Québec.

Les contenants du temps... la suite

Exposition d'œuvres céramiques contemporaines de Matthieu Huck

Centre de céramique Bonsecours
444, rue Saint-Gabriel, Montréal
métro : Champ-de-Mars ou Place-d'Armes
www.centreceramiquebonsecours.net

Jusqu'au 27 octobre 2006. Renseignements : 866-6581

Conseil des arts et des lettres Québec

Nous remercions le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de la Ville de Montréal et la SODEC pour leur appui.

Colloque international
Max et Iris Stern II

LA CRITIQUE D'ART ENTRE DIFFUSION ET PROSPECTION

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

etc



27-28-29 octobre 2006
de 9 h à 17 h

22 conférenciers examinent la situation de la critique d'art aujourd'hui.

Renseignements et inscriptions :
514.847.6239 colloque@macm.org www.macm.org
Régulier : 20 \$ taxes incluses
Étudiants et Amis du Musée : 10 \$ taxes incluses

Musée d'art contemporain
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5
Métro Place-des-Arts

Crédits : Antoni Muntadas, Between the Frames (left)
Chapter 6: The Critics, 53:50 min, 1992
Avec l'aimable permission de l'artiste

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil général de France à Québec

HYATT CENTRE-VILLE

85^e Anniversaire

MUSÉE MCCORD

Portes ouvertes

Le samedi 14 octobre et le dimanche 15 octobre 2006
Venez fêter et participer à de nombreuses activités spéciales.

690, rue Sherbrooke Ouest, métro McGill ou autobus 24
Tél. : 514.398-7100 info@mccord.mcgill.ca
www.musee-mccord.qc.ca

Cortège & Sortilèges

Circuit théâtral et historique de l'Halloween

Une aventure frissonnante à travers les 3 musées de l'Est du Vieux-Montréal

Version française :
19, 20 et 21 octobre 2006
à 18 h, 19 h 30 et 21 h
26, 27 et 28 octobre 2006
à 19 h 30 et 21 h

English version : October 26, 27 and 28, 2006 at 6:00 p.m.

Billets : 12 \$ / Étudiants Et aînés : 9 \$
Prix de groupe
Réservations : (514) 861-3708

Départ : 400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal Métro Champ-de-Mars

Montréal

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Côte à Côte

11 juin - 31 décembre

06 Automne

Petit et concis | Un seul arbre

17 septembre - 31 décembre | Alexandre Hollan ou par Louise Warren
15 octobre - 14 janvier 2007

145, rue Wilfrid-Corbeil
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org
Mercredi au dimanche, 12 h à 17 h

DE VISU

Promenades entre les branches

THICKETS

Lawrence Beck
Galerie Projex
Jusqu'au 5 novembre

RENÉ VIAU

Il était une fois, dans les environs de New York, un photographe arpenteant l'automne des terrains en friche plantés d'arbres. Dans ses prises de vue, le photographe Lawrence Beck nous emmène avec lui en promenade à destination de ces entre-lieux à la lisière de l'urbain. Faisant référence à des groupes de buissons serrés et touffus, le titre de l'exposition, *Thickets*, traduit bien l'épaisseur de ces entrelacs, de ces boucles que constitue le réseau serré des branchages s'accrochant aux arbres en les parasitant.

Traitant ce sujet par une série de photographies, le plus souvent verticales et de format à peu près identique, Beck a produit ces tirages en noir et blanc qui étonnent par leurs tonalités si nettes au sélénium et la qualité des gris et des noirs. Chaque photo a pour titre un chiffre romain.

Le résultat de toutes ces batailles à travers les fourrés, objectif en bandoulière, apparaît au départ ultra-classique. Les centaines de branches en tous sens évoquent un foisonnement organique. L'absence de feuilles, toutefois, privilégie les curvilignes sèches des branches en méandres qui s'allongent selon une linéarité imprévisible. Séduits par la qualité plastique de ces tracés, suivant ces déroulements et les tournolements tordus de ces futaies, on se sent

vite aspirés dans une curieuse dynamique «boomerang».

Peu à peu, nous voici happés par les qualités graphiques de ce qui nous apparaît comme les mailles d'un réseau pictural. Ces ramures, ces sarments, ces lianes qui se percutent en enveloppant le fond de ciel finissent par apparaître comme autant de coups de pinceau sinueux et dégoulinant sur une toile, si bizarrement proches des *drippings* expressionnistes. À contre-cliché, ces tirages traditionnels transportent ainsi avec fougue un mouvement, comme un avant-gout de peinture abstraite et gestuelle. Loin des parcs nationaux qui se veulent autant de sanctuaires protégés, Lawrence Beck, notamment par cette référence «cultivée» à la peinture, propose en même temps une vision esthétisée de ces zones en jachère, sauvages et quasi à l'abandon mais voisines pourtant d'une mégapole comme New York.

DE PIERRE ET DE PAPIER

Éric Daudelin
Maison de la culture
Rosemont-Petite Patrie
Jusqu'au 16 octobre

Éric Daudelin est aussi un artiste qui prend à rebrousse-poil les représentations prémâchées de la nature. Fruits de ses déambulations, ses œuvres, comme autant de petites leçons de choses, étonnent et émerveillent.

Daudelin glane lors de ses cueillettes ses matériaux insolites. Un jour, c'est une fève de faux acacia qu'il ramasse. Ce végétal qui

mesure 20 cm à l'origine est agrandi puis suspendu dans l'espace de la galerie. En papier kraft, la forme qui en résulte ressemble à une sculpture de Jean Arp. Ailleurs, des petites tiges aussi fragiles d'hibiscus sont cousues de fil de blancs. De longues tiges de marronnier sont enserrées dans du fil à coudre. Des samaras au vent atterrissement sur une feuille de papier ensuite moulée et gaufrée. Les traces de grains de sable se retirant avec la mer laissent ailleurs de fines empreintes sur une feuille de papier. S'alliant une fois de plus avec la nature, Daudelin fait travailler pour lui du métal oxydé. La corrosion crée des impressions inédites qui se déposent sur une feuille. Des pierres sont serties de triangle en métal ou en agates fines pour évoquer des Vénus africaines. Proches aussi des «arts premiers», de longues lanières de roseaux, collées à la cire, arborent une écriture secrète. Minuscules, des ressorts de briquets accumulés construisent une sculpture ingénieuse. Feuilles, plantations, pierres, tracés d'ardoises, objets recyclés, tout chez Éric Daudelin devient prétexte à ses interventions. Ici, rien de lourd ou de massif. Le fugitif, le transitoire, la légèreté du végétal semble se fixer à ces dessins, à ces formes si multiples, à ces «sculptures trouvées» qui appréhendent l'espace dans l'expérience de la nature.

Encore une fois, la nature, dirait Oscar Wilde, imite l'art! En fait, celle-ci, reprenant ses droits, impose une autre échelle, d'autres mesures, un autre rythme, un autre regard. Les commentaires écrits de l'artiste et la présentation de ses outils de travail accentuent, hors de



Thicket XX, 2004, de Lawrence Beck

SOURCE PROJEX MTL

tout système, l'aspect «exploration» de ces œuvres où le sujet compte autant que l'expérience qui l'a rendu possible. Ce point de vue à la fois

concret et abstrait apporte un appui au discours poétique. Un nouvel imaginaire émerge dans ce qui est là autour de nous, à travers toutes

ces petites choses que l'on ne remarquerait même pas autrement.

Collaborateur du Devoir

Rusdi Genest

« Fugues en folie » feuille rupestre, terracotta & cire
Du 27 septembre au 4 novembre 2006

GALERIE BERNARD

5926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

PIERRE CHARLES MORIN

expose du 15 au 31 octobre

Cordiale invitation au vernissage
le dimanche 15 octobre à 14 h en présence de l'artiste

ExpressionArt atelier-galerie Emmanuel Claudais
3, boulevard des Laurentides (Laval)
Stationnement disponible à l'arrière 450.967.5902

Raymond FURLLOTTE

www.furlotte.net

Le lac des signes
Photographie

Du 18 au 24 octobre

GALERIE ESPACE

4844, boul. St-Laurent, Montréal Tous les jours de 13 h à 20 h

PIERRE LEFEBVRE

Œuvres récentes

Du 11 au 28 oct. 2006

Exposition en ligne:

www.galerievalentin.com

GALERIE VALENTIN

1490 SHERBROOKE O., MONTRÉAL (514) 939-0500

THE PASSAGE
2005

Quartier Libre
Galerie d'art

JOE LIMA : ŒUVRES RÉCENTES
Du 19 octobre au 19 novembre au 4205, rue Notre-Dame-Ouest à Montréal (Métro Place Saint-Henri)
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h
Renseignements : (514) 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

Henry Moore
Estampes originales
18 octobre - 5 novembre

Galerie d'art Jean-Claude-Bergeron
150 rue St-Patrick, Ottawa (On)
T.613.562.7836 — www.galeriejeanclaudebergeron.ca

GALERIE DE BELLEFEUILLE
exposition
JACQUES PAYETTE
du 12 au 23 octobre 2006

1367 avenue Greene, Westmount, Qc
514-933-4406 www.debellefeuille.com

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

PRIX ARTISTIQUE SOBEY
2006
PRÉSENTÉ PAR LA BANQUE SCOTIA

Le Prix artistique Sobeys devient annuel

Le Prix artistique Sobeys, d'une valeur de 50 000 \$, qui était présenté à un jeune artiste canadien tous les deux ans depuis 2002, sera décerné annuellement à compter de novembre.

La Fondation Sobeys pour les Arts est heureuse d'accueillir la Banque Scotia en tant que commanditaire principal du prix.

Exposition : du 17 octobre 2006 au 7 janvier 2007
Musée des beaux-arts de Montréal

comprimant les œuvres des cinq finalistes :

Steven Shearer, Côte Ouest Annie Pootoogook, Prairies et Nord
Janice Kerbel, Ontario BGL, Québec
Mathew Reichertz, région de l'Atlantique

Le lauréat sera annoncé le 7 novembre 2006
www.sobeyaward.ca

Banque Scotia FONDATION SOBEYS POUR LES ARTS Art Gallery of Nova Scotia

COMO COMO 2006
orange

EXPRESSION, 495, rue Saint-Simon
LE MONDOR, 440, rue Mondor
FREQUENCES Le Disquaire, 502, rue Mondor

ORANGE, l'événement d'art actuel de Saint-Hyacinthe 08.09.2006 / 22.10.2006
www.expression.qc.ca/orange

Artistes: Jennifer Angus, Raul Ortega Ayala, Gabriel Baggio, Thomas Blanchard, Thérèse Chabot, Cooke-Sasseville, Marc Dulude, Rensy Egami, Les Fermières Obsédées, Aude Moreau, Luce Pélletier, Marc-Antoine K. Phaneuf, Karen Tam, Eve K. Tremblay, Women With Kitchen Appliances

Commissaires: Eve-Lyne Beaudry, Marcel Blouin, Catherine Nadin, Myriam Tetreault
INFORMATION: 450.773.4209

Québec

4844 boul. Saint-Laurent galerie espace www.galerie-espace.ca
Cent un pour cent Michel Guilbeault 101 œuvres pour 100\$
Jusqu'au 17 octobre 514.910.8906

Galerie d'art d'Outremont GAO 514 495-7419
MIREILLE LAMARRE
jusqu'au 29 octobre

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Pour finir en beauté notre saison
Samedi 4 novembre
DE CALLEBOTTE À PICASSO :
une grande exposition au Musée du Québec!

À tous nos «beaudétouristes», merci!
Bientôt, notre 20^e saison!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Quatre chanteuses à l'épreuve du disque

C'est la grande tendance de l'automne: le récital discographique de chanteuses. Quatre disques, dont trois avec accompagnement d'orchestre, et deux originaires de la ville de Québec, sont parus en quelques semaines.

CHRISTOPHE HUSS

Voici en lice Vivica Genaux, Measha Brueggogsmann, Karina Gauvin et Aline Kutan. Seule la première n'est pas Canadienne, mais l'ensemble choisi par Virgin Classics pour l'accompagner est un fleuron de la ville de Québec: les Violons du Roy. La seconde, qui gagna le premier Concours musical international de Montréal, est soutenue par l'Orchestre symphonique de Québec sous la direction de Yoav Talmi. À Montréal, Aline Kutan a droit au piano scintillant de Louise-Andrée Baril pour un récital de mélodies de Richard Strauss, alors que Karina Gauvin s'associe aux Boréades pour un disque consacré à Purcell. Tous ces disques n'ont pas la même valeur artistique, loin de là.

Alchimie à Québec

La couleur du mezzo de Vivica Genaux ne fera sans doute pas l'affaire de tous. La chanteuse tend parfois à reculer son émission dans le palais, mais le timbre est d'une richesse rare. La chanteuse a également été à la meilleure école en matière de style, celle de René Jacobs. Son aisance absolue dans les vocalises, son égalité et sa tenue de souffle sont les marques d'une chanteuse hors normes et ce CD, groupant des airs et des cantates de Haendel et Hasse, y rend bien justice.

Au chapitre Haendel, le bijou du disque est l'air de Ruggero extrait d'*Alcina*. Mais la plus grande surprise nous vient de la partie consacrée à Johann Adolf Hasse, un grand compositeur encore trop méconnu: quarante minutes de découverte d'un répertoire admirable, parfaitement adapté au timbre de Vivica Genaux. Vedette à parts égales de l'enregistrement, Bernard Labadie à la tête des Violons du Roy a mis un point d'honneur à peaufiner un accompagnement ciselé, dynamique et bondissant, qui nous fait jubiler. Le diapason «moderne», à 440, ne gêne jamais dans cette brillante prestation. Oui, les Québécois ont passé haut la main leur examen d'entrée d'artistes d'une major du disque.

Extase de pacotille

Les petits malins de CBC Records ont instillé dans le CD *Extase*, le mal nommé, une plage cachée, la quinzième, mentionnée nulle part et sans rapport avec le programme français récité par Measha Brueggogsmann. Je n'ai pas jusqu'à imaginer que cette petite facétie vise à tester les critiques, pour vérifier s'ils sont capables d'écouter jusqu'au bout un disque sans intérêt... Inattendu effet boomerang, ce *hidden track*, un negro

spiritual chanté *a cappella*, est la preuve par la musique que le reste n'est que de la conserve. Tout de même, à travers une montée en mélismes dans l'aigu, on y perçoit, tout aussi clairement que dans Berlioz et Massenet, la métallisation de cette voix au-dessus de ce qu'on appelle la «note de passage».

Measha Brueggogsmann n'est pas une mauvaise chanteuse (son médium est très beau) et, en trois jours d'enregistrement, elle peut proposer un disque français, auquel elle ne comprend pas grand-chose mais qui se tient. Je suis davantage étonné par la grande faiblesse de la prise de son, qui pénalise l'OSQ en le plaçant au fond d'une acoustique résonnante avec une sonorité pauvre et acidulée. On devine tout de même que la direction de Yoav Talmi est subtile.

À Montréal

Si pour Measha Brueggogsmann un visuel très travaillé orne un disque inutile, pour Karina Gauvin, une photo hideuse cache un contenu magnifique. Je ne sais ce qui a poussé Karina Gauvin, chanteuse et femme de goût, à accepter de voir son disque illustré par les lubies d'une maquilleuse qui semble avoir fait des études de confiserie et d'un photographe qui a dû manquer le module «éclairage» de sa formation! L'image ainsi véhiculée — surtout en Europe — risque d'être aussi redoutable pour notre soprano que le plat de spaghetti qui illustrait jadis un disque vinyle d'Anna Moffo.

Tout cela est d'autant plus regrettable que le récital est supérieurement beau. Je suis émerveillé par la maturation vocale de Karina Gauvin et nous évoluons ici dans le même état de grâce que lors de l'*Alcina* de Haendel dirigé par Bernard Labadie en 2004. Les lignes longues, le vibrato parfaitement dosé, le timbre chaleureux appartiennent à une grande chanteuse et le programme a été parfaitement choisi pour coller à ses moyens vocaux. À l'image du bouleversant *Lamento de Didon*, ce disque, idéalement accompagné par les Boréades de Francis Colpron, fait l'éloge de la patience, de la classe et de la chaleur humaine.

Quant au CD Strauss d'Aline Kutan, il pose grosso modo les mêmes problèmes que celui de Measha Brueggogsmann, à l'exception — notable — que la voix est parfaitement menée, avec égalité et un timbre superbe. La grande question est: voulez-vous un disque de mélodies de Richard Strauss chantées par la voix post-juvénile d'une Zerbinette d'*Ariane à Naxos* ou par celle, mature et matriarcale, d'une comtesse du *Chevalier à la Rose*? Si vous répondez Zerbinette, et c'est votre droit, le disque d'Aline Kutan vous est destiné. Tout cela est léger, parfaitement chanté, bien appris, mais sans consistance. J'en resterais pour ma part aux comtesses qui, elles, ont marqué la discographie. À noter tout de même l'accompagnement de classe mondiale (écoutez Ständchen, page 5) de Louise-Andrée Baril.

Collaborateur du Devoir

DISQUES

Une première pour Gregory Charles

JEAN DION

Si on affectionne les horribles clichés, on pourra dire qu'à quelque chose malheur est bon. Dans le cas de Gregory Charles, la catastrophe est survenue en décembre dernier lorsque, pendant l'entracte d'un spectacle de la tournée *Noir et blanc* donné à Montréal, il a fait une méchante chute. Tombé de la scène. Verdict: fracture du coude, l'articulation en miettes. Les médecins l'ont prévenu, il y avait possibilité qu'il ne puisse plus jamais jouer de la musique, lui qui vit par et pour elle.

Au milieu d'une fort compréhensible anxiété, il s'est agrippé à ce qu'il pouvait. À l'idée que son corps venait peut-être de lui dire qu'il en faisait un peu trop. «Je me suis aussi dit que, si je ne pouvais plus jouer, il me restait une avenue: écrire. Écrire des chansons», raconte-t-il avec sa façon habituelle. J'avais passé les quatre dernières années à piger dans les chansons des autres. L'occasion était belle de faire enfin les miennes.

Quelques courts mois plus tard, le résultat de ce congé forcé de la scène — son «but», dit-il, reste quand même de *faire des shows* — s'apprête à être divulgué. Lundi prochain aura lieu le lancement du premier album d'auteur-compositeur-interprète de Gregory Charles, intitulé *I Think of You*, dont on connaît déjà la pièce du même titre, qui a connu un succès remarqué au printemps, se hissant jusqu'à la première place du palmarès radiophonique, cela bien que plusieurs personnes aient d'abord eu du mal à identifier la voix. Par-delà le propos, l'idée sous-jacente est claire: percer le marché du Canada anglais et donner au chanteur une assise pour une éventuelle nouvelle série de spectacles. (Le bras gauche est toujours en réhabilitation, mais ça va, dit le principal intéressé.) Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la maison Sony s'est chargée de la production et de la promotion du disque.

Disons-le, quand on possède une oreille de béotien, l'album demande plusieurs écoutes avant que d'être apprivoisé, et *I Think of You*, la tonne, n'annonce pas vraiment ce qui suit. L'ensemble est éclectique et



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Gregory Charles lance un album entièrement en anglais.

laisse entrevoir (entretendre?) une large palette d'emprunts. Du reste, lorsqu'on demande à Gregory Charles de décrire le style de musique qu'il a fait, il convient qu'il n'y a pas de réponse précise. «C'est du... Gregory Charles», finit-il par dire. Inclassable? Le créateur, qui confie aimer tout, ne se formaliserait pas d'arriver là où on ne l'attend pas.

Un lien de circonstances

En fait, s'il y a une unité dans l'œuvre, elle se situerait plutôt du côté des textes. On savait déjà l'attrait de Gregory Charles pour la mélodie, le voilà homme de paroles. Et toujours, de liens. Prenons par exemple son émission hebdomadaire à la radio de Radio-Canada, *Des airs de toi*. Il semble s'en aller dans toutes les directions en même temps, il multiplie les digressions (qui se terminent inévitablement par «Entuka»), et une large place est en effet laissée à l'improvisation. Mais un thème ficelle le tout.

C'est la même chose pour cet album: «Il n'y a pas de lien de style musical, mais un de circonstances», dit-il. Et la circonstance charnière, poursuit-il, c'est la mort soudaine et inattendue d'un être cher, il y a de cela quelques années, dans un accident. Il ne veut pas préciser de qui il s'agissait ni ce qui s'est produit, mais il a constaté qu'il n'avait jamais vraiment fait son deuil. C'a été le point de départ d'*I Think of You*, l'engagement à ne pas oublier.

«Après ma blessure, je me suis retrouvé tout seul avec moi-même, et je me suis rendu compte que je m'étais divertie par le travail pour éviter d'affronter la question. Si ce n'était pas arrivé, je n'aurais peut-être pas fait cette démarche-là.»

Toutes les chansons portent donc, en les abordant sous des angles différents, sur les relations entre deux personnes. Pas seulement de couple, mais souvent de couple. *Our House*, par exemple, traite de la difficulté de vivre sous un même toit. Plusieurs chansons sont en forme de promesse. D'autres, de reconnaissance de peine ou de douleur. Au fil des pièces, une boucle se boucle. Sujet usé, pourtant, les sempiternelles relations humaines, non? «Moi, je n'en avais jamais parlé, y compris à moi-même. Et je pense que j'ai des choses originales à dire là-dessus», raconte Gregory Charles.

Cet album, entièrement en anglais, en précède donc un autre, en français, qui sortira on ne sait pas encore quand et dont les chansons sont déjà prêtes. Pendant un temps, Gregory Charles a jonglé avec l'idée d'un album double bilingue, mais on l'a convaincu qu'en matière de marketing, c'était courir au-devant des problèmes. Une chose à la fois, comme le dit un autre horrible cliché, ce qui va peut-être à l'encontre des habitudes du bonhomme...

Le Devoir

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

REQUIEM DE Mozart

Avec le chœur La Chapelle de Québec

HELÈNE GUILMETTE, soprano — MICHÈLE LOSIER, mezzo-soprano — COLIN BALZER, ténor — JOHN FANNING, baryton

Un événement incontournable après New York, Denver, Toronto!

7 NOVEMBRE 2006 — 20H
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE — MONTRÉAL
844-2172 ou sans frais 1 866 844-2172

Partenaire de Saison à Montréal
MONTREAL'S SEASON PARTNER

SSQ Groupe financier

Ville de Québec, Conseil des Arts de Québec, Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

TRAQUEN'ART • MUSIQUES ET TRADITIONS DU MONDE PRÉSENTE

LE VIRTUOSE DE LA GUITARE «SLIDE» INDIENNE

Debashish Bhattacharya

L'HARMONIE DES SPHÈRES

«Debashish Bhattacharya réunit 1000 ans de traditions indiennes pour engendrer une expérience unique et grisante.» — NEW CLASSICS, BEST CD REVIEWS, UK

JEUDI 19 OCTOBRE 20H30
KOLA NOTE • 5240, avenue du Parc
Billets et infos : (514) 274-9339 • Admission au (514) 790-1245 • 1-800-361-4595

TRAQUEN'ART • www.traquenart.ca

DOMAINE Forget

CLAUDE MARCOUX

Vice-président principal, services-conseils et intégration de systèmes, Québec CGI

Dimanche le 22 octobre 2006
Au Fairmont Le Manoir Richelieu
À 10h30

CGI

INFORMATION ET RÉSERVATIONS : 418-452-8111

DÉJEUNER - BÉNÉFICE

Hydro Québec présente

les séries Pro Musica 2006-2007

UNE PAUSE SUR MESURE

SÉRIE ÉMERAUDE
Lundi, 23 octobre 2006
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, 19 H 30

LE TRIO KAVAFIAN
SCHUB / SHIFRIN
Piano, violon, violoncelle

PROGRAMME
Trio en mi majeur, K.498, de Mozart
Trio Märchenerzählungen, op. 132
Trio en sol mineur, de Khatchaturian
Contrastes, de Bartók

Billets : 35 \$, 30 \$ 15 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

En vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

SPONSOR MUSIQUE 100.7 • GazMétro • LoScena Musique • ONO 50 • 50 • Québec

Place des Arts (614) 842.2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1246

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
dans la tradition de l'Université d'été

MERCREDI 25 OCTOBRE À 20H00
LE NEM ET JOSEPH PETRIC

SOLISTE INVITÉ : JOSEPH PETRIC, ACCORDÉON

DENIS GOUGEON (CANADA), EN ACCORDÉON (2004)
GÉRARD GRISEY (FRANCE), VORTEX TEMPORUM (1994-1996)
FRANCO DONATONI (ITALIE), ARPÈGE (1986)

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
220, VINCENT-D'INDY (MÉTRO ÉDOUARD-MONTPELLIER)
(20 \$ RÉGULIÈRE) + (10 \$ ÉTUDIANTS / AÎNÉS) + (5 \$ ÉTUDIANTS EN MUSIQUE)

RENSEIGNEMENTS : (514) 343-5636 - INFO@LENEM.CA

Université de Montréal, LE DEVOIR, SPONSOR MUSIQUE 100.7, ATMA, LoScena Musique

Cinéma



À donner l'envie de voter!

MAN OF THE YEAR

Écrit et réalisé par Barry Levinson. Avec Robin Williams, Christopher Walken, Laura Linney, Jeff Goldblum. Image: Dick Pope. Montage: Blair Daily, Stu Linder. États-Unis, 2006, 109 min.

MARTIN BILODEAU

Satire, *Man of the Year*? Je me suis longuement posé la question. Certes, l'histoire folle d'un animateur de talk-show de fin de soirée qui, sur un coup de tête, se présente comme candidat indépendant à l'élection présidentielle américaine a quelque chose de forcé et de provocant. Que ledit animateur remporte cette élection sur un coup de sort, on verse dans le guignol.

Il y a vingt ans, cette variation sur le thème de *The Candidate* (de Michael Ritchie, avec Redford en coquille vide) aurait été qualifiée de satire, en raison de l'improbabilité de sa proposition. Aujourd'hui toutefois, force est d'admettre que c'est une comédie réaliste, ou du moins réalisable, que Barry Levinson (*Wag the Dog*) nous propose. Une comédie intelligente et mordante, au demeurant, dont les imperfections formelles traduisent un sentiment d'urgence démocratique et un état d'hébété « bushienne » en parfait accord avec le sujet.

S'il aborde sans détour la question de la liberté d'expression, si brûlante dans ces États-Unis aux salles de nouvelles anesthésiées par le Patriot Act, l'oscarisé réalisateur de *Rain Man* espère surtout, par ce ludique exercice de rhétorique, donner à ses concitoyens l'envie de voter. « Avez-vous voté pour moi? », demande Tom Dobbs (Robin Williams), nouveau président des États-Unis, à une informatrice de haut rang (Laura Linney) venue l'informer des ratés du nouveau système de votation électronique qui l'a porté au pouvoir: « Non, je ne vote jamais », lui répond-elle. De toute évidence, Levinson, qui est



SOURCE UNIVERSAL PICTURES

Robin Williams en président des États-Unis dans *Man of the Year*

également l'auteur du scénario, veut faire comprendre aux spectateurs que l'absentéisme électoral touche toutes les sphères de la société américaine, et que la pratique de la liberté d'expression, si chère en théorie, doit fleurir dans l'isolement.

Dans la continuité spirituelle de *Good Night, and Good Luck*, mais dans la continuité formelle de *Wag the Dog* (qu'il avait co-écrit avec David Mamet), Levinson tisse avec finesse une toile dans laquelle apparaissent la réalité nationale des États-Unis et la complexité des personnages à travers lesquels celle-ci nous est révélée. De fait, trois figures clés de l'intrigue — au-delà desquelles les personnages secondaires, esquissés, servent uniquement à actionner les leviers de la machine dramatique — portent le fardeau de ce message avec une délicieuse légèreté.

Christopher Walken, cynique producteur de télévision devenu gérant de la campagne électorale de son animateur, démontre sans que ça soit dit combien la frontière entre l'information-spectacle et la politique-spectacle est mince.

L'excellente Laura Linney a la tâche plus difficile d'incarner la droiture et le sens moral; en d'autres mots, de nager à contre-courant des événements, ce qu'elle fait avec un sens du devoir honorable. Robin Williams, qui avait livré une de ses meilleures interprétations en carrière dans *Good Morning, Vietnam*, de Levinson, communique à la fois l'intelligence de l'humoriste et l'humour d'un intellectuel. Sa déception en constatant que, pour être pris au sérieux par l'électorat, il doit mettre ses simagrées humoristiques à l'avant-plan, est particulièrement éclairante, tant sur la profondeur de son personnage que sur les exigences superficielles des masses à l'égard des politiciens. Inspiré des Jon Stewart et Bill Maher qui inondent les ondes en fin de soirée avec des vérités pas toujours bonnes à dire, son Tom Dobbs est incarné, crédible, profond sous le masque, triste sous le maquillage de clown. Sans blague: et si l'homme de l'année, c'était lui?

Collaborateur du Devoir

Un superbe écrivain

RENAISSANCE

Réalisation: Christian Volckman. Scénario: Matthieu Delaporte, Alexandre de la Patellière, Patrick Raynal, Jean Bernard Pouy. Montage: Pascal Tosi. Musique: Nicolas Dodd. France-Luxembourg-Royaume-Uni, 2006, 105 min. (V.F. et v.a.)

ANDRÉ LAVOIE

Aussi patient et méticuleux que Sylvain Chomet avec ses *Triplettes de Belleville*, le cinéaste français Christian Volckman a mis six ans pour compléter *Renaissance*, un film d'animation utilisant à la fois les techniques de la rotoscopie (composition graphique de scènes tournées avec des acteurs), du numérique et du 3D. Mais ne cherchez pas ici de petites vieilles ou des cyclistes zélés.

Dans le monde animé, et futuriste, de Volckman, Paris ressemble à un cauchemar de Fritz Lang (époque *Metropolis*) et ses personnages sont empétrés dans les fils d'une intrigue à la James Ellroy: complexe, torquée, amoral. Et tant qu'à rendre hommage au caractère glauque du film noir, tout en lui donnant un aspect près du *cartoon* pour adultes, les images de *Renaissance* se déclinent uniquement en noir et

blanc, à deux exceptions près. Des dessins d'enfants, dont les couleurs aveuglent tant elles semblent anachroniques, livrent une des clés de ce récit où l'on traite de génétique, du pouvoir des multinationales et de l'espace privé rétréci par le voyeurisme haute technologie.

Dans *Renaissance*, la Ville lumière baigne dans une constante obscurité et sous un ciel pluvieux, du moins en 2054, où l'on reconnaît Montmartre et la tour Eiffel au milieu d'un fouillis d'immeubles qui n'a rien à envier au Los Angeles de *Blade Runner*. Un policier aux méthodes musclées, Karas, est chargé de retrouver Ilona, une scientifique liée à une grande compagnie de produits rajeunissants qui semble monopoliser tous les panneaux-réclames de la cité. Sa sœur Bislane, d'allure rebelle, exhorte Karas de la retrouver. L'enquête conduit le policier auprès de son mentor, Jonas Muller, généticien devenu le médecin des pauvres, et Paul Dellenbach, le grand patron d'Avalon. Comme dans tout bon film noir, une histoire d'amour assure le repos du guerrier tandis que de sombres personnages épaissent le mystère de cette disparition.

Ce mélange d'images animées et de soupçon de réalité évoque toute une lignée de films (de *Tron* à *Sin City* en passant par *Final Destina-*

tion et *A Scanner Darkly*) qui cherchent à fondre le corps humain dans un monde immatériel, permettant ainsi de le projeter dans des univers qui autrement seraient beaucoup plus coûteux à recréer. De plus, Volckman n'essaie pas de conquérir le public obnubilé par la virtuosité parfois infantile de Disney ou Pixar, traitant ici sexe et violence avec une perversité semblable — mais rarement égale — à une frange de l'animation japonaise.

Renaissance constitue une splendide réussite visuelle, jamais lassante tant les subtilités graphiques évoquent le moindre rictus, le mouvement le plus fin, le regard le plus désespéré... Cette élégance du trait et cet éblouissement de tous les instants n'arrivent toutefois pas à masquer les influences évidentes à *Blade Runner*, et quelques parti pris racoleurs. Dans cette volonté de s'afficher dans la cour des grands, les dialogues sont souvent farcis de considérations pop-philosophiques, sans compter les revirements de situation qui viennent embrouiller notre compréhension de ce récit si tortueux qu'il va forcément laisser bien des spectateurs de bonne volonté... dans le noir. Mais quel superbe écrivain dans lequel se perdre.

Collaborateur du Devoir

Gala Kevin Harrison

Dystrophie musculaire Canada
une action musclée



Lise Fournel, première vice-présidente commerce électronique et chef des affaires informatiques à AIR CANADA, Normand Brathwaite, porte-parole de DMC/Québec et animateur de la soirée et Kevin Harrison vous invitent cordialement à la 9^e édition du Gala Kevin Harrison.

Jeudi le 19 octobre 2006 à 18 h 00

Hôtel Hilton Montréal Bonaventure
Cocktail, encan silencieux, encan crié et souper spectacle avec Nanette Workman.

BONNE SOIRÉE!

Billet 275\$/personne

Réservations
514 393-3522 poste 232
1 800 567-2236 poste 232

MERCI À NOS PARTENAIRES



Islam blues

Kudsi Erguner et son ensemble

Pour la première fois au Canada, le FMA présente le compositeur et érudit de musique sacrée Kudsi Erguner, reconnu internationalement pour avoir transmis la musique mystique, puisée dans les sources traditionnelles orientales, dans un langage contemporain emprunté au jazz et au blues. Accompagné de ses musiciens, Erguner offre au public la dernière version de sa création exceptionnelle *Islam Blues*. Une grande soirée longtemps attendue par les mélomanes et les passionnés des croisements musicaux savamment construits. *Islam Blues*, du blues 100% soufi!

Dimanche 29 octobre à 20h00. 33 \$. Théâtre Corona. 2490, rue Notre-Dame Ouest. Admission 514-790 1245 / www.admission.com



La Nuit des Aïssawa

La confrérie des Aïssawa de Fès et Jazz Niyya

La fameuse *Lila* (nuit) des Aïssawa est enfin à notre portée! Une exceptionnelle rencontre qui réunit la confrérie mythique des Aïssawa de Fès et le groupe de jazz français Niyya. Ensemble, ils recréent à Montréal un rituel musical nocturne, vieux de 400 ans, de culte de génies et de transe. La densité rythmique soutenue par le chant et les percussions (*bendir, tarija, tabla, tbel et tassa*) s'ouvre à l'improvisation du jazz portée par la basse, la batterie et les cuivres. Deux univers musicaux se complètent naturellement. *La Nuit des Aïssawa*, l'exaltation est... assurée!

Samedi 28 octobre à 20h00. 29 \$. Théâtre Corona. 2490, rue Notre-Dame Ouest. Admission 514-790 1245 / www.admission.com

Plus de 60 spectacles et rencontres uniques!
www.festivalarabe.com

26 octobre au 12 novembre
Festival du Monde Arabe Montréal 7^e édition
La rencontre est toujours possible!
PROPHETES REBELLES

Partenaire officiel
CLARICA Montréal
Fondation MUSEUM NATURE MONTREAL

JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL 75 ANS
UN MUSÉUM NATURE MONTREAL
La Magie des lanternes Le Grand Bal des citrouilles
Tous les jours de 9 h à 21 h Jusqu'au 31 octobre
4101, rue Sherbrooke Est
museumsnature.ca

Partenaire officiel
CLARICA Montréal
Fondation MUSEUM NATURE MONTREAL

Cinéma



C'est un retour à la terre qu'effectue Zhang Yimou avec *Riding Alone for Thousands of Miles*.

SOURCE SONY PICTURES CLASSICS

L'heure de ranger les couteaux

RIDING ALONE FOR THOUSANDS OF MILES

Réalisation: Zhang Yimou. Scénario: Zou Jingzhi. Avec Ken Takakura, Shinobu Terajima, Li Jiamin, Qui Lin. Image: Zhao Zhaoding. Montage: Cheng Long. Musique: Guo Wenjing. Chine-Japon-Hong Kong, 2005, 105 min. (V.o. avec sous-titres anglais)

ANDRÉ LAVOIE

Ceux qui ne résument Zhang Yimou qu'à son habileté à manier les couteaux et à faire virevolter ses acteurs entre ciel et terre le connaissent assez peu. *Hero* et *House of Flying Daggers* représentaient toutefois un sérieux virage pour celui qui fut longtemps l'un des plus célèbres cinéastes chinois en Occident, reconnu d'abord pour son esthétisme léché (*Ju-Dou, Épouses et concubines*) et plus tard pour ses fables campagnardes (*Not One Less*). Et à ses débuts, ses subtiles critiques du régime communiste ne déplaisaient pas à ses admirateurs.

C'est un retour à la terre qu'il effectue avec *Riding Alone for Thousands of Miles*, une exploration des rapports père-fils ainsi que des fossés qui séparent Chinois et Japonais, le tout sur fond de paysages montagneux. Dans ce lieu à la fois aride et magnifique, le dépassement semble aussi profond pour un Japonais d'un certain âge que pour n'importe quel Occidental.

Bien installé dans un petit village de pêcheurs au nord du Japon, Gou-ichi (Ken Takakura) apprend de sa belle-fille Rie (Shinobu Terajima) que son fils Ken-ichi (Ichi Nakai) est gravement malade. Ceux-ci étant brouillés depuis des années — la raison demeurera inconnue —, Rie joue le rôle de médiatrice. À l'hôpital de Tokyo où il lutte contre le cancer, Ken-ichi refuse toutefois de voir son père. Rie tend alors à ce dernier une vidéo-cassette pour qu'il connaisse un peu mieux son fils. Gou-ichi découvre sa passion pour les opéras populaires chinois et son échec de faire chanter Li Jiamin (dans son propre rôle), invitant le jeune Japonais à revenir l'année suivante dans la province du Yunnan: mais à ce moment-là, il sera incapable d'interpréter l'air célèbre *Riding Alone for Thousands of Miles*. Sachant que les jours de son fils sont comptés, Gou-ichi entreprend le voyage pour aller à la rencontre du chanteur, une expédition où il va découvrir la bureaucratie chinoise, les prisons, les subtilités de la traduction, la solidarité paysanne et... l'amour d'un père pour son fils.

Zhang Yimou n'a jamais craint le sentimentalisme, et ici encore il joue habilement cette carte, sans pour autant utiliser toutes les recettes, donc celle des réconciliations larmoyantes. On retrouve aussi son regard précis d'esthète, célébrant les splendeurs d'un vaste paysage aride et la ténacité tranquille de ceux qui y vivent. Le contraste est d'ailleurs frappant avec l'élégance plus froi-

de des scènes se déroulant au Japon, mettant en évidence sa modernité aseptisée.

On ne peut bien sûr s'empêcher de rire aux nombreuses embûches langagières et culturelles auxquelles se bute ce modeste pêcheur qui n'a guère l'âme d'un grand explorateur. Entouré d'une traductrice dévouée et d'un chauffeur plus enthousiaste que compétent, il multiplie les surprises et peu à peu transcende les barrières pour communiquer, entre autres, son désarroi de père silencieux.

Là où Zhang Yimou établit une rupture bien plus franche qu'avec ses films d'arts martiaux, c'est dans la manière plutôt polie de décrire l'appareil d'E-

tat chinois, décrit comme complexe et labyrinthique, mais jamais oppressant et tyrannique; les prisons ressemblent pratiquement à des camps de vacances. Cette complaisance, qui rappelle la mièvrerie de *The Road Home*, fait de *Riding Alone for Thou-*

sands of Miles un superbe mélodrame à la portée universelle, certes, mais évitant toute forme de polémique politique. Le cinéaste chinois a résolument rangé ses couteaux.

Collaborateur du Devoir

Un aide-mémoire troublant

THE LAST KING OF SCOTLAND

Réalisation: Kevin MacDonald. Scénario: Peter Morgan et Jeremy Brock, d'après le roman de Giles Foden. Avec Forest Whitaker, James McAvoy, Kerry Washington, Simon McBurney, Gillian Anderson. Image: Anthony Dod Mantle. Montage: Justine Wroght. Musique: Alex Heffes.

ODILE TREMBLAY

On devait à Kevin MacDonald deux remarquables documentaires: *One Day in September*, sur les attentats terroristes aux Olympiques de Munich (primé aux Oscars), et *Touching the Void*, reconstitution brillante d'une escalade dans les Andes ayant mal tourné.

The Last King of Scotland, sa première vraie fiction, est tournée sur le mode classique et ne possède pas la finesse des documentaires précédents. Un bon film au demeurant, porté par son excellent sujet: le règne du sanguinaire Idi Amin Dada sur l'Ouganda des années 70. Forest Whitaker campe d'ailleurs le dictateur avec brio, sans le démoniser outre mesure, lui rendant son poids d'humanité, son charme surtout. On en vient à comprendre comment il a pu si longtemps bernier son peuple tout en le saignant.

Si le film demeure collé à la réalité historique d'une tyrannie qui s'est d'abord présentée comme une voix du peuple, le héros principal, un Écossais, d'abord idéaliste et tombeur de ses dames, le docteur Garrigan (James McAvoy), consti-

tue une figure fictive. À son arrivée candide au palais, à titre de médecin particulier d'Idi Amin Dada, succéderont, on s'en doute, quelques désenchantements, vite mués en purs cauchemars.

Le film montre comment un jeune idéaliste peut perdre son âme au contact d'un pouvoir absolu, ce miroir aux alouettes, au point de devenir complice d'atrocités et d'égarer la plus élémentaire prudence. Devenir l'amant d'une des femmes du dictateur (Gillian Anderson) c'est, comme on dit, courir après le trouble. L'horreur le rejoindra. N'en doutez pas, avec une rédemption bien tardive.

Certaines scènes de *The Last King of Scotland* réclament des nerfs solides. Si l'anthropophagie du dictateur n'est qu'évoquée (on ne le voit pas attablé devant un plat de chair humaine), les images de torture sont parfois difficilement soutenables. De fait, plus l'action évolue, plus la brutalité du régime éclate et plus Idi Amin Dada, fou de pouvoir et de paranoïa, s'en donne à cœur joie dans la violence.

Cette page d'infamie dans l'histoire des dictatures engendrées par une colonisation mal digérée qui a enfanté des monstres se joue ici à travers une excellente montée dramatique. Le personnage de Garrigan, quand même un peu trop sot pour être vraiment crédible, constitue un intéressant reflet du mal qui se fait au-dessus de sa tête.

The Last King of Scotland, par son thème, son rythme, la forte présence de Forest Whitaker, sa mise en scène sans esbroufe mais efficace, se révèle un aide-mémoire troublant d'un régime rouge de mégalomanie.

Le Devoir

Félicitations à Dil Hildebrand, gagnant de l'édition 2006 du Concours de peintures canadiennes de RBC.



Dil Hildebrand
Montréal, QC
Gagnant
Curtains

Nous félicitons également les deux finalistes, Adam Brickell et Matthew Brown, ainsi que tous les artistes candidats à l'occasion de ce concours. À titre de récipiendaire du prix de 25 000 \$, Dil Hildebrand apprécie la reconnaissance nationale que le Concours de peintures canadiennes de RBC offre aux artistes émergents, de même que le prix qui lui est remis. « Cette somme sera réinvestie dans ma carrière. Je veux continuer d'être un artiste authentique et original, et cette récompense me donne pleine liberté d'exploration. » Susciter des ouvertures à l'intention des artistes est le but de ce concours, que nous avons créé parce que nous croyons que la vitalité des arts dans nos collectivités est source d'enrichissement pour tous.

Les œuvres font l'objet d'une exposition sans frais d'admission. Pour la consulter en ligne et obtenir plus de détails, rendez-vous au rbc.com/concoursdepeintures.

Concours de peintures canadiennes de RBC



Adam Brickell
Niagara Falls, ON
Mention honorable
Stuck



Matthew Brown
Vancouver, BC
Mention honorable
Judy

CANADIAN
art
Maître d'œuvre
du concours



© Marque déposée de la Banque Royale du Canada.
® Marque de commerce de la Banque Royale du Canada.



CHOISIS > RBC

PALMARÈS DVD

ARCHAMBAULT

Résultats des ventes:
Du 3 au 9 octobre 2006

FILM/TELESERIE

- 1 X-MEN 3: THE LAST STAND
- 2 LA PETITE SIRÈNE
- 3 LES VOISINS
- 4 STARGATE SG-1 Complete Season 9
- 5 SAMANTHA OUPS! Volume 2
- 6 MAURICE RICHARD
- 7 ONE TREE HILL Complete Season 3
- 8 BLANCHE Coffret de collection
- 9 CONTES POUR TOUS Coffret 1
- 10 FAST & FURIOUS: TOKYO DRIFT

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 JAMES BLUNT Chasing Time: Bedlam...
- 2 RODGER HODGSON Take The Long Way Home...
- 3 U2 Zoo TV: Live In Sydney
- 4 GAD ELMALEH L'autre c'est moi
- 5 PINK FLOYD P.U.I.S.E.
- 6 MARTIN MATTE Histoires vraies
- 7 CIRQUE DU SOLEIL Corteo
- 8 DEPECHE MODE Touring The Angel: Live Milan
- 9 ROCK ET BELLES OREILLES The Coffret
- 10 IAN ANDERSON Plays Orchestral Jethro Tull